
Verhaeren
es Aubes
UXELLES: CHEZ L'ÉDITEUR E. DEMAN

IL A ÉTÉ TIRÉ :

5 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de . . 1 à 5

15 exemplaires sur Hollande — . 6 à 20

« Les Aubes » *sont le troisième et dernier cahier d'une sé*
commencée par « Les Campagnes Hallucinées » *et* « Les Vill
Tentaculaires ».


Les Aubes

A Paul SIGNAC

Deuxième édition.

PERSONNAGES

La foule.

Groupes : ouvriers, mendiants, fermiers, soldats, femmi
jeunes gens, passants, gamins, vieillards.

Jacques Hérénien, *tribun.*

Pierre Hérénien, *son père.*

Claire, *sa femme.*

Georges, *son fils.*

Haineau, *frère de Claire.*

Hordain, *capitaine ennemi, disciple d'Hérénien.*

Le Breux, *partisan d'Hérénien.*

Le père Ghislain, *fermier.*

Le curé.

Un officier.

Un émissaire.

Un bohême.

Un consul d'Oppidomagne.

Le berger.

Le mendiant Benoit.

Le voyant des villages.

Le voyant de la ville.

Les groupes agissent comme un seul personnage à faces multiples antinomiques.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Un carrefour immense, où aboutissent, à droite, les routes de cendantes d'Oppidomagne ; à gauche, les chemins montants de plaines. Des lignes d'arbres les accompagnent à l'infini. L'ennem s'est approché de la ville et l'investit. Le pays brûle. Enorme lueurs au loin ; le tocsin sonne.

Des groupes de mendiants occupent les fossés. D'autres, debou sur des graviers en tas, surveillent les lointains et s'interpellent

LES MENDIANTS

— Regardez donc : de ce tertre, on voit les village flamber.

— Montons aux arbres, nous verrons mieux.

Un mendiant, déjà hissé sur un chêne.

— Par ici ! par ici !

DES MENDIANTS (tournés du côté de la ville)

— Vers la ville, l'incendie s'attise et s'agrandit.

— On entend les poudrières qui sautent.

Bruits de mitraille et d'explosion.

— L'usine de l'avant-port et les quais et les docks s'allument. Les hangars à pétrole s'embrasent. Vergues et mâts se calcinent et font des croix au bout du ciel !

DES MENDIANTS (tournés du côté des plaines)

— Au fond des plaines, toute la campagne est rouge. Le feu mord la ferme d'Hérénien : on jette, pêle-mêle, les meubles dans la cour. On retire, têtes voilées, les bêtes de l'étable. On transporte le père malade sur son grand lit.

— C'est au tour des métayers d'avoir la mort sur les talons.

— Oh! les belles et soudaines vengeances! Ils son chassés ceux qui nous chassaient. Leur foule encomb les grand'routes. Tous nos blasphèmes ont porté; tout nos malédictions, toutes nos prières, toutes nos colères

— Là-bas, des troupeaux fuient vers les marais,
Des étalons cabrés cassent leurs traits
Et crient vers l'angoisse brandie;
L'un d'eux s'échappe, avec de l'incendie
Et de la mort à sa crinière,
Il retourne la tête et mord la flamme
Qui dévore son cou;
Regardez tous, voici des fous
Qui travaillent les feux avec des fourches.

— Les cloches s'affolent dans le vent. Les églises les tours s'écroulent. On dirait que Dieu même a peur.

— Sait-on pourquoi s'est déchaînée la guerre?

— Tous les rois convoitent Oppidomagne. On la désir jusqu'au bout de la terre.

Des gens anxieux accourent et s'engouffrent dans le chemins, au hasard. Quelques-uns s'arrêtent et crient

Les fermiers entassent, sur leurs charrettes, des meubles et des hardes; ils se dirigent vers la ville; ils vont passer.

LE GROUPE DES MENDIANTS

— Voici le moment de pénétrer dans Oppidomagne.

— Suivons-les...

LE MENDIANT BENOIT

Les suivre! ... Et de quelle race es-tu donc?....
Depuis que nous sommes vaguants et mal contents,
Toi, moi, nous tous ici, à travers temps,
Ceux des fermes et des chaumières
Nous ont ployés, nous ont cassés sous la misère;
Eux, ils étaient le pain
Et nous étions si âprement la faim
Que les flammes qui mangent,
A cette heure, leurs granges,
Me paraissent être nos dents
Et la méchanceté de nos ongles ardents!

Depuis que je m'en vais, m'arrête et puis m'en vais enco
Barrant de mauvais sorts
Leur porte où je mendie,
Mes mains ont propagé leurs maladies,
Mes mains ont déterré leurs morts
Pour les voler, mes mains séniles
Ont bâillonné et violé leurs filles,
Je les exècre autant qu'on peut
Dans ce monde, haïr des hommes ;
Et c'est le moins qu'on les assomme
A coups de gaule et de pieux.

UN VIEILLARD

A quoi bon les assommer ? Ils ne nuiront plus ; ils so plus misérables que nous-mêmes.

LE MENDIANT BENOIT

Tais-toi, tu es déjà trop vieux, pour être encore u homme.

Des bandes nouvelles se précipitent dans le chem d'Oppidomagne. Un groupe d'ouvriers paraît. L'u d'entre eux s'adresse aux mendiants.

L'OUVRIER

Hérénien est-il passé déjà ?

UN MENDIANT (à l'ouvrier)

Ce berger le connaît. Demandez-le lui.

L'OUVRIER (au berger)

Hérénien a-t-il passé par ici ?

LE BERGER (en guenilles)

Je l'attends. Il est accouru soigner son père. Je voudrais e revoir. Je l'ai guéri qu'il était enfant.

L'OUVRIER

Il doit venir. Nous l'attendrons ensemble.

LE BERGER

Comment a-t-il quitté la ville ? Ses ennemis eux-mêmes devaient l'y retenir.

L'OUVRIER

Hérénien fait ce qu'il veut. Son père se mourait au village, et l'appelait.

LE BERGER

Pensez-vous qu'il domptera Oppidomagne ?

L'OUVRIER

N'est-il pas le maître du peuple ?
C'est quelqu'un d'admirable et de sacré,
Qui vit, à travers l'ombre de cette heure,
Pour l'avenir, que ses gestes effleurent;
Nul mieux que lui n'a mesuré
Ce qu'il faudra et de folie et de prudence
Pour conquérir les jours nouveaux ;
Ses livres clairs illuminent tous nos cerveaux.
On y apprend à l'évidence
Quelle est la route vers le mieux
Et ce qui fait qu'un homme, à tel moment, devient un Dieu.

LE BERGER

Vous êtes de ceux qui l'aiment et le défendent dans
a ville.

L'OUVRIER

Nous sommes cent, nous sommes mille
A l'adorer — et décidés
A le suivre jusqu'aux confins de ses idées !

L'ouvrier s'en va sur la route, guetter l'arrivée d'Hérénien.

Encore des fuyards — puis un groupe de paysans traînant à sa suite des tombereaux et des charrettes à bras. Les chevaux ont gravi la côte, avec des charges doubles.

LE PÈRE GHISLAIN

Nos bêtes n'en peuvent plus. Laissons-les souffler. Hé! là-bas! les mendiants, cette canaille d'Hérénien est elle passée par ici?

LE MENDIANT BENOIT

Père Ghislain, tais-toi.

LE PÈRE GHISLAIN

Me taire ! me taire !... pourquoi..? Pour qui ?... Hérénien vous connaît donc !....

LE MENDIANT BENOIT

Père Ghislain, nous sommes ici la force et nous pouvons t'abattre, avant même que tu cries au meurtre. Si pendant des ans et des ans, tu nous jetas à ta porte, les déchets de ton porc, et les lavasses de ta cuisine, nous autres, pendant des ans et des ans, ne t'avons-nous pas donné nos suppliques et nos avés ? Nous sommes quittes pour le passé et le présent nous appartient.

Il se dirige menaçant vers le Père GHISLAIN.

UN PAYSAN (accourant)

Père Ghislain, père Ghislain, ta ferme des *Champs qui tintent* a communiqué le feu à toute la *Plaine aux Loups*
Les arbres brûlent, au long des routes,
La sapinière ronfle et crie et hurle toute
Et les flammes s'étagent,

ısqu'aux nuages,
:t les flammes mordent le ciel !

LE PÈRE GHISLAIN

Eh bien ? Et puis, que veux-tu que cela me fasse ?
:t que la plaine et que les bois s'annulent
:t que les vents, les airs et les cieux brûlent
:t que la terre enfin, comme un caillou se casse.

Changeant de ton :

'antôt ce mendiant parlait de me tuer...

Au mendiant Benoit :

1ais fais-le donc, et promptement !
'oici mes mains, voici mes bras prostitués
ıu travail nul ; voici mon front et son entêtement,
'oici ma peau flétrie en tous ses pores,
'oici mon dos, voici la loque humaine
:t la ruine que je traîne
)epuis des ans, depuis des ans !
e demande, vraiment, pourquoi je vis encore...

Je bêche un champ que le gel rape
Je cultive des prés que les sorts frappent
Ce que mon père avait amassé, liard à liard,
Ce qu'il avait serré, caché, terré, comme un avare,
Je l'ai perdu, je l'ai mangé ....
J'ai supplié mes fils : ils m'ont grugé;
Ils se sont engloutis dans la ville profonde;
Ils ont voulu la vie infâme et inféconde;
Les bourgs et les hameaux sont morts:
Oppidomagne en a brisé l'effort,
Oppidomagne en a tari le sang ;
Et maintenant,
Voici que, sur les clos et les arpents,
Se ramifient toutes les maladies
De l'eau, du sol, de l'air et du soleil!

UN PAYSAN

Vos deuils sont les nôtres. Nous sommes tous aussi misérables....

LE PÈRE GHISLAIN

Lorsque j'étais enfant, on fêtait les semailles,

La terre était docile aux gens et aux aumailles,
Les lins montaient comme un bonheur en fleur.
Mais aujourd'hui ! le sol fait peur. —
Certes, a-t-il fallu violer quelque chose
De souterrain et de sacré —
Tout appartient à la houille, terrée
Jadis dans la nuit close.
Des rails noueux, sur les plaines armées
De signaux d'or, se tordent ;
Des trains rasent les clos et perforent les bordes ;
Les cieux vivants sont dévorés par les fumées ;
L'herbe saine, la plante vierge et les moissons
Mangent du soufre et des poisons.
C'est l'heure,
Où s'affirment, terriblement vainqueurs,
Le feu, les plombs, les fontes ;
Et l'on croit voir l'enfer, qui monte !

Les mendiants se reculent et ne menacent plus.

UN MENDIANT

Le pauvre homme !

Pauvre homme ! Eh que non !

Tirant un paysan vers lui et désignant un enclos qui brûle.

Vous croyez, n'est-ce pas, que l'ennemi incendia mon enclos? Détrompez-vous. (Il lui montre ses mains.) Ce sont ces deux mains-là.

Et mon bois près de la *mare aux follets*? Ce sont elles encore. Et mes greniers et mes meules? Ce sont elles toujours! Non, non, le père Ghislain n'est pas un pauvre homme. Il est celui — peut-être le seul — qui voie clair. On ne respecte plus son champ ; on perd patience devant la sûre lenteur des choses; on tue les germes; on les surchauffe ; on arrange, on raisonne, on combine. La terre n'est plus une femme ; c'est une fille!

Et maintenant, voici que l'ennemi l'annule :
Où la ville l'avait blessée,
La guerre et ses torches la brûlent ;
Où le savant l'avait presque épuisée,
Les boulets l'incendient.
Hélas ! Hélas ! voici sa mort brandie ;

Plus n'est besoin de pluie et de rosée,
Plus n'est besoin de neige au front de la montagne,
Ni de soleil, ni de mois clairs et doux,
Et mieux vaut en finir d'un coup,
En détruisant toute la campagne.

UN PAYSAN

Assurément, le père Ghislain n'est plus sain d'esprit.

UN AUTRE

C'est un crime de blasphèmer la terre.

UN AUTRE

On ne sait plus ce qu'il faut croire.

Le voyant du village paraît ; il chantonne, imitant par ses gestes le vol des corbeaux d'incendie.

LE VOYANT

Les arbres fuient et les champs bougent
Et l'orage lézardé d'or

A fait des croix, au Sud, au Nord.
Voici l'heure des Corbeaux Rouges.

Ils s'acharnent sur les maisons
Les ongles fous et les ailes grandies
Et leurs plumes aux horizons
Se hérissent en incendies.

Si terribles et si nombreux
Arrivent-ils des bruyères profondes,
Qu'on les dirait les envoyés des feux
Qui circulent autour du monde.

L'épouvante s'accroche au vol
Silencieux de leur mystère;
Leur bec déchire et ravage le sol,
Pour y ronger, pour y manger,
Pour y fouiller, jusques au cœur, la terre.

Les semences meurent qu'on a semées
Et les meules, — et leurs flammes volantes
Et fuyantes, là-bas, vers le couchant, —
Apparaissent, dans les fumées,
Comme un galop de cavales en sang.

'heure prédite est enfin là.
Ié ! les cloches ; sonnez le glas,
onnez la mort du sol et des terres fécondes,
'heure prédite est enfin là,
é ! les cloches, hé ! les cloches, sonnez le glas.
onnez le deuil pour enterrer le monde !

LE PÈRE GHISLAIN

Hé bien ! c'est lui qui a raison, lui le voyant, lui le fou, i, dont on se moquait, dont je me moquais moi-même que je n'ai jamais compris. Ah ! certes, la formidable mière se fait à présent.

Il indique l'horizon.

ais lui, voici longtemps qu'il devinait. Et nous étions nous autres, avec notre ancienne espérance, avec nos eilles illusions, qui mettions la pauvre petite barre de tre bon sens, à travers les roues terribles du destin.

Une troupe de jeunes gens des villages, valets de ferme, ouvriers, filles d'étable, mendiantes amènent sur un brancard PIERRE d'HÉRÉNIEN. Un prêtre les accompagne. Le moribond fait signe qu'il souffre trop et qu'on doit s'arrêter.

JACQUES HÉRÉNIEN

Par ici, mes amis. Déposez-le doucement.

Aidant les porteurs. Puis, comme se parlant à lui-même :

Pauvre vieux ! pauvre vieux ! n'avoir pu mourir, comme son père, dans son lit ! Oh ! ces guerres, ces guerres, il les faut haïr avec des haines de diamant !

PIERRE HÉRÉNIEN

Hérénien, Hérénien !

JACQUES HÉRÉNIEN

Me voici, père, tout près de toi, tout près de tes yeux et de tes mains ; tout près de toi, comme jadis, au temps de mère, si près, que j'entends ton cœur battre. Me vois-tu ? m'entends-tu ? sens-tu que je suis celui qui t'aime toujours ?

PIERRE HÉRÉNIEN (haletant)

Cette fois, c'est la fin. Tu ne pourras plus me transporter jusque chez toi, dans Oppidomagne. Je suis heureux

isque j'ai les plaines autour de moi. Je te demande e grâce, c'est que tu ne défendes pas au vieux curé ipprocher.

JACQUES HÉRÉNIEN

Mon père, en toutes tes volontés, en tous tes désirs, seras obéi. Faut-il que je m'éloigne?

PIERRE HÉRÉNIEN

Il faut être seul pour se confesser.

HÉRÉNIEN s'écarte. Le prêtre s'approche. Le père GHISLAIN accoste timidement le tribun. Il lui parle pendant la confession.

LE PÈRE GHISLAIN

Monsieur Hérénien, je le vois, vous êtes resté bon. vous croyais autre. Vous dominez Oppidomagne et ns nos fermes on a parlé de vous... Mes fils vous endaient... Peut-être ont-ils raison... Mais enfin, iintenant que la campagne est morte, dites-moi, d'où nous venir la vie? Où trouver un coin pour semer les

graines et cultiver le blé ? Où trouver un arpent que le fumées, les égoûts, les poisons et la guerre n'auron tué ?... dites... dites... ?

Hérénien reste muet. Toute son attention est tournée ve son père. A peine a-t-il un haussement d'épaule quan le père Ghislain finit de parler.

LE BERGER (qui s'est lentement rapproché d'Hérénien)

Jacques me reconnais-tu ?

JACQUES HÉRÉNIEN

Comment ! tu vis encore, toi, le vieux Berger.

Violemment ému il l'embrasse.

LE BERGER

Je suis parti bien loin, là-bas, pendant des années ; j' vu des pays nouveaux et merveilleux. On erre ainsi d jour en jour, de lande en lande, et l'on revient pour vo mourir !

LE PÈRE D'HÉRÉNIEN

Je demande pardon à tous ceux que j'ai offensés.

LE CURÉ

Ne t'inquiète plus, tu fus chrétien et tu seras sauvé.

Le prêtre l'absout.

JACQUES HÉRÉNIEN

Menant le berger vers l'agonisant.

Père, c'est le berger ; tu sais bien, celui des *Champs tintent*, le plus vieux de tes serviteurs et de tes amis.

PIERRE HÉRÉNIEN

Regardant le berger longuement et, tout à coup, l'ayant reconnu, lui saisissant le bras et l'attirant à lui. Avec une voix assez ferme :

Quand je serai mort, berger, tu détruiras toutes les illes semences. Elles sont pleines de poussières mau-ses ; elles sont rongées ; elles sont moisies. Ce n'est s avec elles que le sol célébrera ses fiançailles.... toi qui as été partout, tu resèmeras dans mon amp, dans mon clos, des graines nouvelles ; des ines toutes vives, toutes fraîches, toutes belles que

tu as vues et reconnues bonnes, là-bas, aux contré
vierges de la terre...

Un repos. Le berger s'incline et s'agenouille. Les mendian
et les porteurs font de même.

Et maintenant qu'on me tourne vers le soleil.

On obéit ; mais à l'Ouest, où le soleil dévale en ce momer
les brasiers des villages illuminent le pays. La chale
en vient jusqu'au mourant.

UN PAYSAN (désignant PIERRE HÉRÉNIEN)

Des reflets d'incendie passent sur son visage.

UN AUTRE

C'est vers le feu qu'il se tourne.

UN AUTRE (à ceux qui assistent PIERRE HÉRÉNIEN)

Prenez garde.... prenez garde... il ne faut pas q
voie les flammes.

UN AUTRE

Dressez-le vers la droite.

UN AUTRE

Par ici... Par ici... vers la droite... vers la droite.

Mais le vieillard se cramponne à la civière et se maintient, le visage tendu vers le couchant et les brasiers.

UN AUTRE

Le pauvre !... s'il savait !

PIERRE HÉRÉNIEN (à voix presqu'éteinte)

Jacques Hérénien, viens près de moi, tout près. Que je eure en touchant avec mes doigts... (Il le caresse) et regarnt, là-bas, avec mes yeux... ce que j'ai aimé le plus monde... J'ai été comme insensé de toi. Jamais, je t'ai renié ; j'ai presque béni les peines et les chagrins e tu m'as faits ; puis, en même temps que je t'aimais, i adoré la terre. J'ai vécu avec le soleil, comme avec eu... c'était le Maître visible... Je me serais cru puni, j'étais mort, pendant la nuit, en son absence. Heureument, il est là devant moi et je lui tends les bras. (Il se lève vers l'incendie). Je ne le vois déjà plus, mais je sens ujours sa bonne et victorieuse lumière...

JACQUES HÉRÉNIEN murmure :

Père ! père !...

Ne sachant pas s'il doit désabuser son père ou voir ces paroles une prédiction soudaine.

PIERRE HÉRÉNIEN

... je la devine, je l'aime, je la comprends ; c'est d'elle, qu cette heure même, sortent les seuls renouveaux enco possibles !

Il se renverse et meurt : JACQUES HÉRÉNIEN embrasse s père ; il scelle ses lèvres sur sa bouche, comme voulait en recueillir la première vérité qui jamais soit sortie.

JACQUES HÉRÉNIEN

Savait-il ce qu'il disait ?... « Les seuls renouvea encore possibles ! »

Lentement HÉRÉNIEN sort de son rêve, se ressaisit. mendiants, les paysans et les ouvriers l'entourent. berger lui serre et lui tient les mains. Les porteurs s lèvent le corps et se remettent en marche.

A ce moment une troupe de femmes et d'enfants venue la ville, débouche au carrefour, par les routes hau Elle est conduite par des vieillards.

UN VIEILLARD (s'arrêtant et désignant PIERRE HÉRÉNIEN)

Un mort ! C'est Hérénien qui suit la civière ?

UN AUTRE

Et cette foule ?

UN AUTRE

C'est la campagne entière qui reflue vers Oppidomagne.

UN AUTRE

Croient-ils donc qu'on les accueillera ?

Il appelle :

Hérénien ! Hérénien !

HÉRÉNIEN

Qui m'appelle ?

LE VIEILLARD

Oppidomagne s'enferme dans ses murs ; elle n'admettra
oint que la plaine lui renvoie ses vagabonds et ses morts !

HÉRÉNIEN

Je rentre chez moi ; j'ai perdu mon père ; je l'enterrer moi-même et le soustraire au pillage et profanations.

LE VIEILLARD

On vous repoussera avec des balles. On expulse ceux qui n'aident pas à la défense.

UN AUTRE VIEILLARD

On fait sauter les ponts. Les troupes hérissen remparts.

UN AUTRE

La ville ne distingue plus qui elle rejette. Personn vous reconnaîtra.

UN AUTRE

C'est folie d'aller vers elle.

UN AUTRE

C'est provoquer la mort.

UN AUTRE (suppliant)

Restez parmi nous, avec nous. Vous nous sauverez.

HÉRÉNIEN

e vous jure que j'entrerai dans Oppidomagne. Si vous doutez, ne suivez pas.

UN VIEILLARD

Nous n'en pouvons plus.

UN PAYSAN

Mieux vaut mourir chez nous.

Les mendiants, les vieillards et quelques paysans demeurent en place. La masse tant des villes que des plaines suit Hérénien. Le cortège funèbre disparaît lentement.

UN VIEILLARD

Hérénien est le seul homme encore solide et ferme, ces heures de foudre suspendue. Peut-être là-bas, lui a-t-on bon accueil...

UN AUTRE

Quant à ceux qui le suivent, on les tuera tous.

UN AUTRE (se tournant vers la campagne)

Regardez donc là-bas : l'ennemi dresse les élém à faire la guerre. Il les circonscrit, les déploie, maîtrise, les projette.

UN AUTRE

Et les campagnes mortes, on détruira les villes.

UN VIEILLARD DES VILLES (plus âgé que les autres)

O ces villes ! ces villes !
Et leurs clameurs et leurs tumultes
Et leurs bonds de fureur et leurs gestes d'insultes
A l'ordre simple et fraternel ;
O ces villes et leurs rages contre le ciel,
Et leur terrible et bestial décor,
Et leur marché de vieux péchés,
Et leurs boutiques,
Où s'étalent, par grappes d'or,
Tous les désirs malsains,
Comme jadis des guirlandes de seins
Chargeaient le corps des Dianes mythiques.

villes !
sens de la jeunesse y est fané ;
sens de l'héroïsme y est miné ;
sens de la justice en est banni comme inutile.
ces villes ! ces villes !
i s'étalent, là-bas, comme des tas immondes
pieuvres violentes ou douces;
nt les bouches et les ventouses
ıtireraient le sang du monde !

UN PAYSAN (aux vieillards)

Sans vous tous, les gens des villes, nos moissons fleuri-ent, nos granges déborderaient de blés ! Sans vous, us serions restés forts, sains et tranquilles ; sans vous, s filles ne seraient point des prostituées, ni nos fils des dats. Vous nous avez salis de vos idées et de vos vices c'est vous encore qui déchaînez la guerre.

QUELQU'UN DES VILLES (aux paysans)

C'est à vous qu'il faut vous en prendre. Pourquoi nous river si nombreux et si avides ? Du fond des champs,

vous accouriez pour voler et trafiquer, avec un espri tenace, une âme si étroite, si âpre et si violente, que v vous distinguiez à peine des bandits. Vous avez p votre malice et votre ladrerie derrière tous les compto Vous avez encombré peu à peu tous les bureaux d terre. Si le siècle grince d'un énorme bruit de plumes t lonnes et serviles, c'est que vos millions de mains éta prêtes à copier jusqu'à la mort.

QUELQU'UN DES VILLAGES

Vous aviez besoin de nous. Vous remplissiez plaines, de vos appels?

QUELQU'UN DES VILLES

Vous êtes la pâte que la médiocrité pétrit, les régim que la nullité numérote. Vous êtes la cause de l'usure le de l'inertie et de la pesanteur. Sans vous, la ville se encore nerveuse, légère, vaillante ; sans vous, la surp la vivacité, l'audace auraient pu réapparaître. Sans v le sommeil n'aurait point paralysé la vie, ni la r ensanglanté l'espace.

UN VIEILLARD

h ! dites donc, croyez-vous qu'à cette heure l'ennemi ıde, les bras croisés, la fin de vos disputes ? Si e ville périt, certes, pourra-t-on l'ensevelir sous le euil tissé de tous les mots inutiles, de toutes les dis-ions sans but, de toutes les facondes et de toutes les uences, jetées sur elle depuis des siècles. Les parleurs les seuls coupables.

UN AUTRE

'out a conspiré contre Oppidomagne. Il y a mille ses qui la ruinent, comme il y a mille larves qui ment un cadavre. Heureusement qu'il reste toujours Christs, là-bas, aux horizons.

UN AUTRE

)epuis hier, la plus grave des insurrections épouvante ille ! Le peuple s'est réfugié, au cimetière, qui domine vieux quartiers. Les tombes lui servent de remparts. 'ait grève. Les soldats de la Régence le cernent et ılent.

UN PAYSAN

Oppidomagne serait donc à la fois assiégée et assiégea

LE VIEILLARD

Comme jadis, à Rome, la foule vient de créer Aventin.

UN AUTRE

Oh ! la honte d'appartenir à ce peuple avili
Dont la funèbre et sonore folie
Effraye et assourdit tout l'univers.
En ces heures que traverse la foudre,
Au lieu de se résoudre
Enfin, à rechercher sa force en la force de tous,
Il se disjoint, il s'éparpille, il se dissout.
Dites, n'est-il donc plus une seule clarté
Évidente, n'est-il donc plus un axiome,
N'est-il donc plus un poing de fermeté
Pour flageller le troupeau mou des volontés ?
Dites, n'est-il donc plus un homme ?

Le Voyant des villages, qui n'a cessé de rôder autou carrefour, vaticine :

.es temps qui sont venus, devaient venir
la ville, qui fut le merveilleux miroir
se miraient, pour s'éblouir,
yeux du monde
soir des temps, disperse au loin sa gloire.

pidomagne !
ec tes ponts, tes quais, tes colonnes, tes arches,
ici venir vers toi
s horizons en marche.

ppidomagne !
ec tes tours, tes monuments, tes beffrois
ici saigner et s'étaler sur tes murailles,
e deuil en feu des funérailles.

ppidomagne ! Voici l'instant
ù tout s'efface, où tout se décompose,
moins que tout à coup,
ebout,
uelqu'un d'énorme ne s'impose !

UN VIEILLARD

Oh ! quel qu'il soit, celui-là, comme il serait accla
et combien tous, nous les premiers, nous nous abais
rions devant lui.

LE VOYANT

Celui que l'on attend,
Serait si grand,
Qu'il vous faudrait trop vous grandir peut-être,
Pour le comprendre et pour le reconnaître.

UN VIEILLARD

Celui-là n'est pas encore né !

UN AUTRE

Personne ne le soupçonne.

UN AUTRE

Personne ne l'annonce.

UN AUTRE

Et Jacques Hérénien ?

UN AUTRE

Jacques Hérénien ?... C'est un fou !

SCÈNE DEUXIÈME

lever du rideau, un cordon de troupes à cheval, barre la porte
idomagne. Les soldats travaillent à faire sauter les ponts
uve. Sur les talus et les remparts, des patrouilles montent la
. Un général inspecte l'horizon, sa lunette à la main. Il
ille ce qui se passe, tandis qu'une estafette accourt remettre à
ier, qui commande les cavaliers, un ordre.

L'OFFICIER (lisant)

Ordre est donné de ne laisser pénétrer dans la ville,
onne ; sauf le tribun Jacques Hérénien. Il importe
comprenne la faveur qu'on lui fait. On lui résistera
r la forme. »

(Signé) La régence d'*Oppidomagne.*

HÉRÉNIEN débouche par la grande route, suivi de la multitude des loqueteux, des femmes, des ouvriers, des

fermiers et des vieillards. Après s'être rendu comp
qu'entrer dans la ville lui sera difficile, il s'avance so
vers l'officier.

HÉRÉNIEN

Je suis de ceux que l'on écoute. Oppidomagne est
ville où j'ai grandi, souffert, combattu pour mes idées q
sont les plus belles qu'un homme puisse porter dans
tête. J'aimais Oppidomagne quand elle semblait invincib
Aujourd'hui, je veux ma place au rang de ceux q
meurent pour elle. Et je la veux pour tous ceux qui so
là, pour tous ceux que j'ai croisés sur ma route. C'est n
qui leur ai crié de me suivre. J'ai refoulé vers le courage
flot qui dévalait vers les lâchetés.

L'OFFICIER

Je sais qui vous êtes, mais ne puis changer les ord
reçus.

HÉRÉNIEN

Quels sont ces ordres ?

L'OFFICIER

Tenir cette barrière fermée.

Il désigne la porte de la ville.

HÉRÉNIEN

Ainsi, il se fera qu'Oppidomagne,
A l'heure, où des montagnes
De deuil et de terreur croulent sur son orgueil,
Avec les quelques pauvres mots qui sont un ordre,
Barre son seuil,
Barre ses portes,
A ceux qui lui apportent
Leur sang, leur cœur
Et les flammes violentes de leur ferveur !
Moi qui, jadis, le soir, sur les môles du port,
Ai vu les mers
Pousser et disperser en elle
Le formidable et libre univers,
Moi qui l'aime, sublime ou criminelle
Et si étrangement, et si éperduement,
Que je lui suis un fils, aussi fou qu'un amant,
Je devrais m'en aller, comme une bête traquée !

Un ordre ! Mais ce sont de pareils ordres qui ruinent un peuple ! Calcule-t-on le nombre des défenseurs quand le deuil est infini ? Sépare-t-on pour la mort ceux qu'unit le même danger? J'exige que vous fassiez place à tous.

L'OFFICIER

Je ne puis.

HÉRÉNIEN s'approche du cadavre de son père et lui découvre le visage et le torse.

HÉRÉNIEN

Pendant vingt ans, celui-ci fut soldat.
Il a suivi vos chefs au bout du monde.
Il s'est battu sous les pôles, dans le désert et sur la mer.
Trois fois, il traversa l'Europe entière,
En une effrayante tempête
De drapeaux fous et d'aigles d'or et de lumières !
Est-ce à lui qu'on refuse l'entrée d'Oppidomagne ?

L'OFFICIER

A tous ceux qui vous suivent.

HÉRÉNIEN

Alors, sachez que c'est au nom de la loi la plus claire, la plus simple et la plus fixe que je m'adresse à votre honneur d'homme. Dans peu de jours, cette plaine sera ruine, pourriture et sang. Vous n'avez qu'un mot à dire pour que la vie, à laquelle tous nous avons droit, nous soit conservée. L'assistance que les hommes doivent aux hommes, vous qui portez des armes, vous, le premier, vous la devez à nous tous. Ce devoir efface tous les autres. Il existait qu'on ignorait encore le nom d'armée et le nom de consigne.

L'OFFICIER

Dispersez-vous, dispersez-vous.

HÉRÉNIEN

Il regarde la foule qui le suit, énorme, compte du regard les soldats et se dirige d'abord vers son père mort.

Je demande pardon à ce mort d'ensanglanter ses funérailles.

A ce moment, le général qui observe la scène du haut du rempart accourt vers l'officier.

HÉRÉNIEN (s'adressant à la foule)

J'ai épuisé tous les moyens, il n'en reste qu'un. Vou le devinez tous... Nous sommes mille, et ceux-là quelques-uns (désignant les soldats). Il en est d'entre eux qu compteut des pères et des enfants parmi vous. Ils so nôtres; ils laisseront passer... Que les femmes se mette devant : ils ne tireront pas.

S'avançant seul, pendant que la foule se masse. Aux soldat

Celui qui vous commande vous ordonne un crim Désobéissez. Vous en avez le droit...

Mais déjà le général a rejoint l'officier qu'il réprimand On entend les mots « maladresse » « folie ». Le géné s'avance rapidement vers HÉRÉNIEN et le salue.

LE GÉNÉRAL

Jacques Hérénien, vous entrerez dans Oppidomag La Régence vous y accueille.

HÉRÉNIEN

Enfin ! Je savais bien que vous aviez besoin de m que je sers votre intérêt en pénétrant parmi vous.

Désignant la foule :

Et tous, ils me suivront : les vieux, les enfants, les femmes, ils rentreront chez eux et tous seront utiles. Et toi, mon père, tu reposeras dans la tombe où déjà sommeillent mes deux enfants.

Le général laisse dire.

Les rangs s'ouvrent. JACQUES HÉRÉNIEN et quelques ouvriers pénètrent dans la ville, mais à peine sont-ils passés que, brusquement, au commandement de l'officier, les rangs se referment. Le corps de PIERRE HÉRÉNIEN, les porteurs, les vieillards, les paysans, les femmes et les enfants sont repoussés. Des bataillons accourus prêtent main forte. JACQUES HÉRÉNIEN est surpris. Il se retourne pour rebrousser chemin. On l'entend s'écrier : « Lâcheté » « trahison » « infamie »... Mais les bagarres couvrent sa voix. Il est violemment poussé dans la ville. Et la foule qui hurle est définitivement rejetée vers la plaine.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Appartement d'Hérénien. Une porte à droite : Meubles banals Poêle de fonte. Des objets gisent pêle-mêle. Sur la table : vêtement qu'on raccommode, jouets d'enfants. Piles de livres entassés sur de chaises. Claire, la femme d'Hérénien, achève d'allumer les lampes Elle attend. Tout à coup, un bruit monte de la rue, acclamati Hérénien arrive. Il embrasse longuement sa femme.

HÉRÉNIEN

Nous avons inhumé mon père à la gauche des petits sous l'if qui domine notre coin funéraire. Il y reposer comme au village ; son corps s'y mêlera à cette vie él mentaire des herbes et des plantes qu'il a tant aimées.

CLAIRE

On t'espionnait ?

Pendant cette scène, Hérénien change ses habits sombres contre ses vêtements d'intérieur. Impression d'intimité.

HÉRÉNIEN

Je ne sais. Nous étions peu nombreux. Au retour, la oule me frôla ; des camelots criaient les nouvelles de Aventin. On se disputait les journaux. Quelques hommes ortaient des torches et chantaient. Au long des avenues t des boulevards, des maisons gisaient fendues ou trouées ar les bombes. Les décombres barraient le trottoir. Pas n réverbère ne s'allumait. Au *Carrefour des Nations*, n carrier cria mon nom ; ce fut tout. Quand on me permit 'introduire mon père dans Oppidomagne — Dieu sait près quelles démarches ! — je promis qu'on l'enterre-ait sans aucun concours de peuple. J'ai tenu parole.

Trouvant une liasse de billets de banque sur son bureau :

Qu'est-ce ceci ?

CLAIRE

On t'envoie l'arriéré du compte.

Tirant un billet de sa poche :

Regarde. Ton dernier livre s'est répandu partout.

HÉRÉNIEN (examinant l'écrit)

Faut-il qu'on me lise et qu'on me discute dans l
monde ; et qu'on ait soif et faim de ma justice !

Il dépose la lettre sur la table et ouvre la fenêtre.
S'approchant de Claire :

J'ai songé à nous, pendant ces simples et intimes fun
railles. J'eusse aimé te sentir auprès de moi, quand
bière s'engouffrait dans la terre ! Mon cœur était si to
turé, si plein de tendresse retenue, si muré en moi-même
Que n'avais-je tes mains dans les miennes pour y impr
mer la moitié de mon deuil !

Il lui prend la main.

Tu es vraiment ma douce et ma vaillante, toi ! Tu n
connais ; tu me devines ; devant toi seule, j'ose être sa

nords, celui que vraiment je suis : un pauvre être main, rarement tranquille, impétueux d'orgueil et de dresse, d'autant plus exigeant qu'il aime davantage.. est l'enfant ?

CLAIRE (désignant la porte à droite)

Dans notre chambre. Il dort.

HÉRÉNIEN

Que de fois j'ai désespéré mon père ! Mes sursauts de onté étaient si fous qu'il me battait et que sous les coups ui criais, je lui pleurais, je lui hurlais quand même ce je voulais. Dire qu'aujourd'hui, j'étranglerais mon fils m'imitait.

Un obus éclate non loin de la maison. HÉRÉNIEN et CLAIRE s'élancent à la fenêtre. La foule acclame HÉRÉNIEN.

iment, c'est le bon temps pour s'aimer. Rien ne rapche plus que ces drames et ces alarmes. Je nous vois ore aux premiers mois de notre tendresse; je te trouve belle toujours ; je t'apporte mon amour aussi sincère, i ardent, aussi total que jamais.

CLAIRE

Moi, je t'aime et te sers de toute mon âme.

HÉRÉNIEN

Ces funérailles, où quelque chose de moi s'en e allé, je ne sais quoi — une époque de ma vie, mo enfance — m'ont arraché, à ma brûlante existence, do née à tous, prise pour tous, semée là-bas, loin de toi, lo de nous, à travers Oppidomagne. Je me croyais a village, au pays désolé des plaines hallucinées ; mara dant, le soir, dans les bruyères, ou chevauchant les po lains fous dans les champs de mon père. Je me souvena des bergers, des serviteurs, des servantes. Je me rappela les chemins de l'école, ceux de l'église, et jusqu'au s exact de la cloche paroissiale. J'étais si triste et si heureu je brûlais de vous revoir, toi et l'enfant.

Entourant Claire de ses bras :

Et maintenant, montre-moi tes yeux, tes yeux pâ et doux, qui m'aiment plus que tous les autres et me so les plus belles lumières du monde.

Le visage penché sur CLAIRE :

nt-ils fidèles, tendres et paisibles et lucides et suis-je te de les faire pleurer quelquefois.

CLAIRE

Tes paroles sautent plus loin que ta pensée, quand s font mal.

HÉRÉNIEN

)h ! je ne suis pas de ceux qui aiment docilement. Mais tu m'aimes quand même, bien que tu saches ma ble vie, la vraie, celle qui est ma raison d'être sur la e.

CLAIRE (avec un léger reproche)

u m'en parles si souvent !

HÉRÉNIEN (avec autorité)

: je veux t'en parler encore ; je veux t'en fatiguer ılement, parce que j'ai la passion d'être avec toi d'une rité transparente. Tu ne serais plus ma femme, s'il ıllait te cacher rien. Je préfère te voir pleurer que de ir.

CLAIRE

Si tu étais autre, je t'adorerais moins.

HÉRÉNIEN

Et puis, tu sais bien que j'exagère ; qu'en vérité, lorsque je t'assigne une place si étroite dans ma vie, je m'abuse et te trompe.

CLAIRE

Va, sois tout ce que tu veux, sois torturant, sois despote, qu'importe ! je te possède toi et notre enfant avec tout mon amour.

HÉRÉNIEN

Ah ! tu es vraiment ma femme !...
Lorsque ce soir de juin,
Voici longtemps, tu me donnas ton âme,
Je me suis dit que mes lèvres
Jamais ne baiseraient
Ni d'autres lèvres
Ni d'autres seins.

u fus la fleur des lacs et des brouillards
ue, vivement, mes mains
nt arrachée à mon pays hagard
t transportée au cœur d'Oppidomagne;
t c'est le sol, les eaux, et toute la campagne
ue je regarde et que j'adore en tes yeux nus.
h dis ! restons ainsi, blottis, serrés, fondus,
n cet amour qui nous délivre,
ous adorant, nous pardonnant, nous exaltant
andis que les jours voraces mangent le temps
ue nous avons à vivre.
a mort en feu circule autour de nous.
a nuit semble une embûche et le soir un désastre :
n croirait voir, dans les cieux fous,
consumer et se casser les astres
leurs braises tomber sur nous !

L'enfant d'Hérénien est descendu embrasser son père; mais celui-ci le néglige et semble l'avoir oublié. La foule passe et hurle, immensément. — Hérénien se précipite à la fenêtre. On entend clamer : « La Bourse brûle ! » « L'Arsenal brûle ! » « Le Port brûle ! » Des lueurs d'incendie illuminent l'appartement.

Ah ! serait-ce vraiment la fin d'Oppidomagne !
Et ces bûchers déversent-ils de leurs montagnes
Le sang fumant de son supplice ?
Oppidomagne
A ramassé dans ses codes et dans ses lois,
Tout ce qui fut forfait caché, meurtre sournois
Et ruse et vol, contre le bien et la justice.
Et maintenant, qu'elle est lourde de tous ses vices,
Qu'elle est saoule jusqu'à boire les boues
Qui fermentent dans ses égouts,
Tous les crimes et toutes les luxures
Se sont pendus à sa ceinture
Et la tettent, comme des loups.
Si ses palais, si ses hangars
Si ses arsenaux clairs, si ses temples blafards,
Croulent comme des bouges,
Le monde applaudira aux cendres rouges
Qu'emportera le vent vers l'avenir,
Mais qu'Oppidomagne elle-même puisse finir,
Que le futur dont elle est l'âme

oit submergé, sous ces vagues de flamme ;
ue le faisceau noueux des destinées
u'elle détient encore
e brise, en ses mains acharnées,
cette heure, contre la mort ;
Que les jardins des demains clairs
Dont elle ouvrit les portes
oient dévastés, à coups d'éclairs,
Et encombrés de choses mortes,
C'est impossible — et qui le dit est fou.
Oppidomagne, avec tous ses espoirs
Et ses fanaux qui triomphent des soirs,
Demeurera debout,
Aussi longtemps que des hommes pareils à moi
Auront en eux du sang, pour féconder leur foi
Et façonner le monde avide et vieux,
Selon la volonté des nouveaux dieux !

CLAIRE

Oh ! les transes et les deuils que nous allons subir !

HÉRÉNIEN

Quels qu'ils soient, je te défends de t'en plaindre.

Nous vivons en des jours formidables de terreu
d'agonies et de renouveaux. L'inconnu devient le Maît
Les hommes secouent d'un énorme mouvement de têt
poids de toutes les erreurs des âges. L'utopie abdiq
ses ailes et prend pied sur terre. Les assiégeants eux-mêm
en ont conscience.

CLAIRE

As-tu reçu ce matin des nouvelles de l'ennemi ?

HÉRÉNIEN

Pas encore ; mais ce que le capitaine Hordain présage
hier me donne de la flamme pour des semaines et
semaines Il est — ce capitaine — de cette race d'homn
ardents qui réalisent l'impossible... Pense donc ! lui et m
tuer la guerre, ici, devant les chefs destitués et impuissan
Provoquer la réconciliation publique des soldats étrang
et des nôtres ! Dépenser toutes les forces de son êt
toutes les énergies de sa foi, pour ce but suprême
Quel rêve !

CLAIRE (doucement ironique)

Quelle illusion !

HÉRÉNIEN

Il ne faut jamais repousser une espérance, lorsqu'elle
ploie une telle envergure. Ce qui demeure improbable
ourd'hui, sera patent et accompli demain. Hordain
constate encore que des récoltes sourdes, des mécon-
itements profonds, mais étouffés, des ententes et des
ions secrètes. Les troupes rejettent la guerre ; elles
nt à bout ; elles se débandent. Les idées de justice
culent. Vaguement, on parle de concorde : l'étincelle
au foyer. J'attends le coup de vent qui incendie
bois et les pailles.

Hérénien écoute des murmures hostiles dans la rue. Quelqu'un sonne. Le Consul d'Oppidomagne fait son entrée dans la chambre.

LE CONSUL

Jacques Hérénien, je viens à vous au nom de la Régence
Oppidomagne, qui vous demande d'accomplir un grand
evoir. Si loin que nos idées soient les unes des autres,
accord entre nous est certain, dès qu'il s'agit de sauver
ville. Il me semble parler au chef futur de ce peuple que

nous aimons différemment, mais ardemment tous deux.

HÉRÉNIEN

Les préambules sont inutiles. Je demande ce qui vo amène et ce que vous attendez de moi.

Il fait signe au Consul de s'asseoir.

LE CONSUL

Là-haut, au cimetière, la situation de vos amis lamentable. A une attaque sérieuse, ils ne résisterai pas. Hier, la Régence les voulait réduire ; mais s'affirment nombreux, jeunes, hardis ; ils conviennen la défense d'Oppidomagne. Jusqu'à ce jour, à pe sont-ils des rebelles ; ils boudent, ils font grève, — c tout. Demain, en voyant les incendies terribles qui s'éc vèlent, là-bas, peut-être, deviendront-ils à leur tour inc diaires. La haine conseille la folie — et s'ils tuaient pillaient, ce serait non pas toute la fin, mais toute honte.

HÉRÉNIEN

J'ai l'exécration de la guerre. Celle entre hommes d'un ême sol m'épouvante plus encore que l'autre. Vous ez, dans Oppidomagne, remué ciel et terre pour la ovoquer. Vous avez cultivé la misère du peuple; vous avez refusé le pain, le droit, la dignité; vous l'avez rannisé dans son corps et sa pensée; vous vous êtes servis son ignorance, comme de votre déloyauté, de votre bileté, de votre mensonge, de votre ironie et de votre épris. Vous êtes des indignes et des coupables.

LE CONSUL

Je vous croyais d'un jugement plus pondéré, plus serein plus haut.

HÉRÉNIEN

Je pense et je juge devant vous, comme il faut juger et nser devant l'ennemi. Je vous hais, mais je vous plains.

LE CONSUL (se levant)

C'est de l'outrage.

HÉRÉNIEN

C'est de la passion et de la franchise.

LE CONSUL

C'est avant tout de l'injustice.

HÉRÉNIEN

Allons donc! En finirais-je jamais de vous montrer
colère des villes et l'affre des campagnes.
Ma mémoire est fidèle; elle est armée
De souvenirs, qui vous frappent comme des faulx.
Elle a compté vos attentats contre la vie,
Elle connaît votre âme et vous défie
D'être probes, justes, loyaux
Et forts de la force sans vices.
Que je m'oublie à vous rendre service,
Sitôt vous recommencerez
A retisser les fils de votre perfidie.
La ruse est pour vous tous, sacrée,
Elle vous tient et vous accule et vous relie
A la fatale et monstrueuse déchéance.

LE CONSUL

Vous n'avez donc aucune confiance.

HÉRÉNIEN

Aucune.

LE CONSUL

Alors, je me retire.

Le Consul se lève pour sortir.

HÉRÉNIEN

J'attends...

Le Consul hésite, fait deux pas et se ravise.

LE CONSUL

Voyons, il serait fou que nos paroles aient le pas sur s actes. Oppidomagne seule doit nous occuper.

HÉRÉNIEN

Je n'ai songé qu'à elle en vous recevant chez moi.

L'homme de gouvernement et d'intelligence que vous êtes, sait mieux que personne combien nous avons répandu au loin le nom et l'influence d'Oppidomagne.

Son histoire est celle des grands Régents
Et des Consuls, qui sous des cieux d'or enflammés,
Sur un sol rouge où s'allumait du sang,
Jusques au bout du monde,
Aimantèrent, avec leur geste, ses armées.
En ce temps là, nos angoisses étaient fécondes !
Le peuple et ses chefs furent tous deux
Rivaux d'ardeur dans la conquête. Et ceux
Là-bas, qui nous cernent et nous assiègent,
Savent quel frémissement triomphal et vermeil,
Jadis, nos drapeaux fous
Ont fait courir, sur leurs plaines de neige.
Oppidomagne est magnifique aux yeux de tous ;
Oppidomagne est immense par la mémoire
Qu'en ont gardé la mer, la terre et le soleil ;
Le crime et les exploits se partagent la gloire
Vous ne voyez, vous ne montrez que les crimes....

HÉRÉNIEN

Votre gloire est passée, elle a quitté les cîmes ;
Avec son glaive illustre elle a tué le droit ;
Aujourd'hui même, une autre s'inaugure,
Une autre monte et sort de moi
Intacte et forte et vierge de souillures.
Elle est faite, cette gloire-là, de justice nouvelle et profonde, d'héroïsme intime, de ténacité ardente, de nécessaire et temporaire violence. Elle est moins éclatante que la vôtre, mais elle est plus sûre. Le monde entier l'attend. Tous les deux, vous avec crainte et moi avec ferveur, nous la sentons inévitable et imminente. Voilà pourquoi vous avez recours à moi ; voilà pourquoi j'ai l'audace de vous traiter déjà comme un vaincu. Quoi que vous fassiez, vous et votre caste, vous êtes, à cette heure, les prisonniers de mon assentiment ou de mon refus.

LE CONSUL

Vous vous méprenez....

HÉRÉNIEN

Non pas ! Comme moi, vous avez la conscience de ne

pouvoir rien, sans que je vous y aide. J'ai en mes mains toute la force morale et profonde d'Oppidomagne.

LE CONSUL

Vous oubliez ce que serait un écroulement d'empire. Tous les intérêts anciens, toutes les habitudes séculaires le soutiennent. Et nous avons pour nous l'armée.

HÉRÉNIEN

L'armée? dites les chefs — car les soldats hésitent ou protestent. Ils sont à la veille de se joindre au peuple. Il sont mon espoir et votre crainte. S'ils vous obéissaien tous, si vous ne craigniez un énorme soulèvement popu laire et militaire, vous auriez déjà bombardé l'Aventin

Un silence.

Enfin, vous venez me prier, n'est-ce pas, d'aller là haut, sur la montagne, parmi des tombes, enjoindre à de opprimés de descendre au milieu de ceux qui les o asservis. Oh! je vois bien tout le danger et le péril de m mission.

LE CONSUL

Vous vous trompez. La Régence vous prie d'annonc

que l'heure est là, où les périls sont si grands qu'ils dominent toutes les rancunes. Quiconque a foi dans Oppidomagne doit s'improviser héros. Notre peuple a des réserves de renaissance inconnues.

HÉRÉNIEN

Comment seront-ils traités, ceux qui descendront de là-bas?

LE CONSUL

Les soldats rentreront dans l'armée avec leurs grades; les autres réintégreront leurs familles et leurs maisons. Si la misère, depuis leur départ, s'y est installée, on l'en chassera. Au reste, promettez ce que vous voudrez, vous êtes loyal. Nous avons confiance.

HÉRÉNIEN

Me signerez-vous cela?

LE CONSUL

C'est fait.

Il tend un écrit.

Lisez.

HÉRÉNIEN contrôle et paraît satisfait.

HÉRÉNIEN

Un dernier mot. Quand j'entraînai à ma suite les fermiers des villages, les vieillards et les errants des villes, pourquoi les a-t-on repoussés, hors des murs, vers l'ennemi?

LE CONSUL

Ce fut une faute. On aurait dû vous écouter.

HÉRÉNIEN

Et qui permit d'enterrer mon père auprès des miens?

LE CONSUL

Moi-même.

HÉRÉNIEN

Allez donc et annoncez à la Régence que j'irai vers l'Aventin.

HÉRÉNIEN s'en va vers la fenêtre et crie au peuple toujours stationnant dans la rue : « L'homme qui sort de chez moi, laissez-le passer sans murmure il vient de faire son devoir. . Ce soir, au cimetière, là-haut ! »

SCÈNE DEUXIÈME

A l'Aventin (cimetière sur une hauteur). Le peuple est réuni. Haineau occupe la tribune : un tombeau plus élevé que les autres. Des faisceaux d'armes sont dressés parmi les jardinets funéraires. Des croix, des stèles, des cippes, des colonnes émergent d'entre les fleurs. Debout sur le mur d'enceinte, des ouvriers armés veillent. La nuit tombe. Des feux s'allument.

HAINEAU

Je conclus donc, comme je concluais hier : Il faut, dans une révolution, frapper les idées dans ceux qui les personnifient. Il faut avancer peu à peu, sans emballement, vouloir des choses immédiates. Froidement, chacun de nous choisira son homme, sa victime. Aucun ne prendra de repos avant que les trois Régents et les deux Consuls d'Oppidomagne soient morts. C'est l'œuvre de terreur qui provoquera l'œuvre de salut.

LA FOULE

— Pourquoi proclamer ce qu'il faut taire?
— Chacun est maître de son couteau.
— Silence !

HAINEAU

L'ennemi incendie les églises, les banques, les parlements. Il nous reste le Capitole et la Régence. Détruisons-les. Descendons par groupes, la nuit, dans Oppidomagne.

QUELQU'UN

Impossible, l'Aventin est cerné.

HAINEAU

On finit toujours par corrompre quelqu'un.

LA FOULE

— A quoi bon ces massacres ?
— Un chef meurt, un autre succède.
— C'est la masse qu'il faut conquérir.

HAINEAU

Ce sont les têtes qu'il faut couper pour abattre la bête. Jadis, dans Oppidomagne, quand on s'exaltait entre compagnons, qui donc songeait aux demi-mesures ? On admirait ceux qui supprimaient et les biens et les gens. Banques et théâtres sautaient — et sans peur, impassibles, les admirables assassins des idées vieilles mouraient, fous pour les juges, héros pour le peuple. C'étaient les temps des sacrifices naïfs, des décisions tragiques, des exécutions rapides. Le mépris de la vie se dressait sur l'univers. Aujourd'hui, tout est flasque et veule : l'énergie semble un arc débandé. On tergiverse, on attend, on calcule, on raisonne — et vous avez peur de cette Oppidomagne vaincue alors que victorieuse, tous l'affrontaient.

LA FOULE

— Nous l'aimons depuis qu'on l'assiège.

— Nos femmes et nos enfants y sont encore.

— Notre grève n'aboutira pas.

— Rentrons dans Oppidomagne.

HAINEAU

Dès qu'on veut, il faut vouloir à travers tout. L'heure est venue de l'extrême désespoir. Qu'importent les deuils et les sanglots des mères, si grâce à nos angoisses, la vie nouvelle est conquise !

QUELQU'UN (en désignant HAINEAU)

Il n'a pas d'enfants !

HAINEAU

J'en aurais que je les sacrifierais à l'Avenir.

QUELQU'UN

Ce sont des phrases : Vous reculez, dès qu'on agit.

HAINEAU

J'ai fait mes preuves aux temps d'émeute.

QUELQU'UN

Vous vous cachiez quand on tuait le peuple.

HAINEAU

Si j'avais les mille bras d'une foule, j'agirais seul et vous dédaignerais... (Huées; Bousculade. On déloge HAINEAU de la tribune).

UN GROUPE DANS LA FOULE

— Encore un, qui ne nous bernera plus.

— Il est trop lâche et trop couard.

UN AUTRE GROUPE

— Nous nous détestons, depuis que nous nous connaissons mieux.

— Nous ne savons plus vouloir, depuis que nous voulons tous à la fois.

— L'inaction nous perd.

— Rentrons dans Oppidomagne.

Le tumulte s'apaise. LE BREUX gagne la tribune.

LE BREUX

Haineau s'est emporté à tort. Il nous accusait de manquer d'audace. Notre seule présence sur cette montagne n'est-elle donc pas une preuve d'héroïsme ? D'un instant à l'autre, on peut nous attaquer et nous tuer.

HAINEAU

Prenez garde : vous allez leur faire peur.

LE BREUX

Il regarde Haineau, hausse les épaules et poursuit.

Il ne faut pas que nous égarions, entre nous et sur nous, la haine qui doit frapper la seule Oppidomagne. Voilà huit jours que nous vivons ensemble, et déjà les divisions, les jalousies, les rancunes, les hésitations des uns, la folie des autres, triomphent de notre entente, cimentée Dieu sait par quelles promesses ! Heureusement, voici de bonnes nouvelles. La Régence autorise Hérénien à se rendre auprès de nous, ici, sur l'Aventin.

Montrant un écrit.

Sa lettre me l'annonce.

LA FOULE (de toutes parts)

— Hérénien verra clair. Il domine nos angoisses.

— Il sait ce qu'il faut faire.

— Il nous rendra notre âme.

UN OPPOSANT

C'est toujours lui qu'on invoque?

UN AUTRE

Nous nous livrons comme des femmes.

LE BREUX

Vous tentez le peuple en parlant ainsi.

UN OPPOSANT

Nous lui ouvrons les yeux ; nous le mettons en garde contre lui-même.

LE BREUX

La foule adore Hérénien. Elle ne discute pas son enthousiasme.

UN OPPOSANT

Hérénien n'est pas un dieu. Pourquoi le soir des grèves délaissa-t-il Oppidomagne ?

LE BREUX

Son père se mourait.

UN OPPOSANT

Son départ cachait sa fuite. Hérénien vous paie pour l
défendre.

LE BREUX

Si j'étais à ses gages, depuis longtemps vous seriez au
miens. Vous êtes une âme d'en bas qui ne comprene
point celles d'en haut. (Acclamations.)

QUELQU'UN

Qu'on attende Hérénien !

UN JEUNE HOMME

Je veux le suivre, quitte à le tuer s'il nous trompait.

LE BREUX

Je réponds de lui, comme tu réponds de toi-mêm
à toi-même. Hérénien nous est nécessaire. Nous somme
sûrs de lui. Regardez là-bas. (Un mouvement se produi
vers l'entrée du cimetière). Il arrive. Lui seul est assez for
pour nous unir et nous sauver.

La foule s'amasse sur la muraille d'enceinte. Longues acclamations. Vivement HÉRÉNIEN escalade un tombeau et prend la parole. Il a devant lui HAINEAU qu'il surveille.

HÉRÉNIEN

Enfin, me voici parmi vous ! Vous et moi ne vivons qu'à demi, quand nous vivons séparés. Au village où mon père se mourait, j'appris votre exode vers cette montagne. J'ai songé aux temps romains, à la fierté, à la décision, au courage, à la beauté des peuples suprêmes. Quoi qu'il arrive, cet acte éclatant et brutal vous aura grandis. Vous avez prouvé votre obstination solidaire et votre audace nette. Ceux qui vous refusaient, à vous, soldats, la paye entière, à vous, citoyens, la justice complète, parce que vous étiez des revendicateurs, sont aujourd'hui matés. Le moyen dont vous avez usé était donc excellent. Mais restera-t-il tel ?

Un conflit armé avec Oppidomagne serait un désastre. Jusqu'à cette heure, il fut écarté. Jusqu'à cette heure encore, vous vous êtes serrés en un faisceau de résistance admirable. J'affirme, devant vous tous, que vous avez

été fiers de vivre ensemble, grâce à la claire et bon volonté mutuelle. Vous avez compris que l'avenir dépe dait de votre attitude. C'est bien.

Silence. Tous courbent la tête.

Mais cette union se maintiendra-t-elle, au milieu de misère et de la famine qui vont sévir ici ?

Silence général. HAINEAU hausse les épaules. HÉRÉN comprend qu'on s'est disputé. Changeant brusquem de ton :

Vous étiez, je l'avoue, dans une passe terrible. Du ha de cette montagne de la mort, certes, vous domini ceux qui vous détestent. Mais il vous manquait vo demeure et votre foyer ; il vous manquait vos femmes, v fils et vos filles. La Régence les tenait en sa mai impatiente, déjà, de les étouffer. Ah ! vous avez su l'interminable défilé des heures noires, la procession long et lente des angoisses à travers l'âme ! Heureusement to peut changer : la Régence vous offre la paix.

HAINEAU

Jamais nous ne traiterons avec les Régents.

HÉRÉNIEN

Si nous refusons de traiter, c'est le massacre. Comment ! nous sommes ici une poignée d'enthousiastes dont l'action décidera du sort d'un peuple ; nous sommes à la veille d'un énorme triomphe plébéien et nous consentirions à mourir comme un gibier pris au filet. (Acclamations)

HAINEAU

Il faut repousser sans examen tout ce que propose la Régence.

HÉRÉNIEN

Il faut examiner tout ce qu'elle offre et en tirer parti. Qu'importe le danger des moyens. Je suis homme à me servir de la foudre ! (Acclamations.)

HAINEAU

Nous serons vos dupes.

HÉRÉNIEN

Que comprenez-vous à mes desseins, à mes espoirs et à ma vie ?

Vous désorganisez ; j'organise. Qui vous écoute s'épuise en défiances, en complots, en terreurs. Depuis huit jours, vous sévissez : vous n'avez abouti qu'au néant des disputes. J'arrive et je devine votre œuvre mesquine. J'en ai honte. (Acclamations).

HAINEAU

Je ne veux pas d'un tyran. (Huées).

HÉRÉNIEN

Vous le seriez, si je vous laissais faire. (Acclamations).

HAINEAU

Vous n'abattrez la Régence que pour prendre sa place.

HÉRÉNIEN

Sa place ! J'ai pu la prendre ; je l'ai dédaignée. (Acclamations).

HAINEAU

Vous consentez aux compromis les plus louches, vous trafiquez...

HÉRÉNIEN

Silence!... Taisez-vous!... Que ce débat ne descende pas jusqu'à nos personnes.

S'adressant directement à la foule :

Je hais l'autorité à tel point que je ne vous dicte même pas les conditions de paix. Vous-mêmes les imposerez à la Régence. Parlez. (Acclamations.)

QUELQU'UN

Nous voulons qu'on nous traite en hommes. Nous avons exercé un droit en faisant grève.

HÉRÉNIEN

Parfait.

UN AUTRE

Nous voulons que nos biens nous soient rendus.

HÉRÉNIEN

Promis!

UN AUTRE

Nous voulons qu'on paye aux ouvriers l'arriéré des salaires.

HÉRÉNIEN

La Régence s'y engage.

UN AUTRE

Nous voulons rentrer en armes dans la ville.

HÉRÉNIEN

Vous le pouvez. Et j'ajoute : si des confiscations ont été opérées en votre absence, on les annulera. On oubliera toute condamnation. C'est vous qui serez les juges de ceux qui vous ont jugé.

Acclamations.

Et maintenant que nous sommes d'accord, dites-moi, n'eut-il pas été monstrueux que des gens d'un même sol en fussent venus à s'égorger?

Songez donc : là-bas, dans les rues enfiévrées des vieux quartiers, dans l'atmosphère de poudre et d'incendie, les esprits désemparés se réfugient, eux aussi, en un espoir de renouveau immense. Ce sont, de plus en plus, nos programmes qu'on discute, nos discours qu'on commente, notre âme que l'on boit. L'armée elle-même est

travaillée par nos rêves. Tous les mécontentements, toutes les rancunes, toutes les injustices, toutes les oppressions, tous les esclavages prennent une voix inconnue pour se faire écouter ! Nos maîtres se détestent entre eux. Il n'y a plus de force. On obéit à un fantôme.

De toutes parts, on acquiesce.

Chez l'ennemi, mêmes débandades et même faiblesse. Des mutins se lèvent parmi les soldats. On s'insurge contre la cruauté des chefs, contre les horreurs et les folies de la campagne. La haine souffle en tempête. A bout de détresses, de misères et d'affres sans nom, tous aspirent à la nécessaire union humaine. On a honte d'être des massacreurs. Dites ! si cette conflagration d'instincts pouvait s'éteindre ; s'ils sentaient, ceux qui nous assiègent, qu'ils ont parmi nous tant d'âmes fraternelles ; si par une soudaine entente, nous réalisions aujourd'hui un peu du grand rêve humain, Oppidomagne se ferait pardonner sa honte, sa folie, son blasphème ; elle deviendrait le lieu de la terre où s'est passé un des rares évènements sacrés. C'est avec cette pensée qu'il faut me suivre tous, là-bas, vers vos enfants. (Acclamations).

LA FOULE

— Lui seul fait avancer les choses.

— Sans lui, notre cause était perdue.

QUELQU'UN (s'adressant directement à Hérénien)

Nous vous obéirons tous, vous êtes vraiment le maître.

Acclamations. Quelques-uns hissent Hérénien sur leurs épaules et le transportent vers la ville. Le Breux l'escorte. Tout le monde descend. On entend des cris de triomphe.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Quinze jours après.

Appartement d'Hérénien — le même qu'au deuxième acte. La table de travail, chargée de papiers, est près de la fenêtre, où des carreaux sont cassés. Dans les rues, la foule va, vient, s'éloigne, s'approche, des groupes crient : « A bas le vendu ! — A mort, le traître ! A mort !... à bas ! »

CLAIRE

Voici le quinzième jour que cela dure ! La maison semble un bateau en détresse. Des rafales de clameurs et de colères l'assaillent. Oh ! cette maudite aventure, là haut, sur l'Aventin ! Tomber d'un coup du pavois de l'enthousiasme, dans la disgrâce et dans la haine.

HAINEAU entre brusquement.

CLAIRE

Toi, ici !

HAINEAU

Moi-même.

CLAIRE

Que veux-tu ?

HAINEAU

Tu ignores donc mon discours au *Marché vieux ?*... Je m'attendais à un meilleur accueil.

CLAIRE (désignant la chambre d'HÉRÉNIEN)

Comment, toi ! son adversaire et son ennemi !

Montrant la rue.

Toi qui attises ces cris et ces tempêtes !

HAINEAU

A cette heure, après ce qu'il doit savoir, Hérénien, m'agréerait mieux que toi, mon amie et ma sœur.

CLAIRE

Je ne comprends pas.

HAINEAU

Tu comprendras bientôt. En attendant, dis-moi quelle fut son humeur pendant ces jours de vaine et misérable colère.

CLAIRE

Oh ne crois pas qu'il soit vaincu ! Il est resté superbement debout ; il mène à bien le plus hardi des projets : il réconciliera Oppidomagne avec l'ennemi.

HAINEAU (désignant la rue)

Mais ces émeutes qui hurlaient à sa porte ?

CLAIRE

Les premiers temps, c'était dur. J'avais beau épouser ses furies, l'entourer de ma ferveur, le servir mieux que jamais : il ressassait ses rancunes, il s'excitait lui-même, il bondissait à la fenêtre, montrait le poing à la ville,

criait de rage, et des larmes sautaient de ses yeux. C'était, dans toute sa violence, le formidable enfant que tu connais.

HAINEAU

Ah, s'il m'avait écouté, jamais nous n'aurions cessé de nous entendre. La Régence ne l'aurait point trompé. Le peuple l'aimerait encore. Mais il est indisciplinable, il n'a jamais su ce que c'était que vouloir patiemment. Il agit par bonds et par rafales, comme les vents de son pays.

CLAIRE

Et qu'aurait-il dû faire?

HAINEAU

Prolonger la révolte sur l'Aventin; l'étendre au lieu de la réduire, accepter la lutte civile, exacerber la misère; s'emparer des banques, par la force; des services publics, par la force; du destin, par la force.

CLAIRE

C'était impossible.

HAINEAU

Tout était possible, dans l'état de fièvre où nous étions. Mais il fallait un plan, une résolution froidement prise et suivie. Il fallait organiser d'abord la résistance, — nous étions en grève, là-haut — ensuite l'attaque ; enfin le massacre. Il fallait pourvoir aux choses immédiates, précises, urgentes. L'autorité eût été assassinée : Régent et Consuls. On commençait à m'écouter. Hérénien est arrivé sur l'Aventin, en une heure mauvaise : les circonstances l'ont aidé. Il parle en tribun sentimental avec de grands gestes et de grands mots : il hallucine, il ne convainc pas. Ah ! quand j'y songe, ma haine me revient, tout entière.

CLAIRE

Comme tu t'illusionnes !

Clameurs dans la rue. — HAINEAU et CLAIRE n'y prennent garde.

HAINEAU

On dirait qu'il ignore ce qu'il veut. Il regarde

toujours au-delà de notre heure. Je ne le comprends jamais.

CLAIRE

Je le comprends toujours.

HAINEAU

C'est une erreur de mettre toute sa volonté au service de certains rêves. Qui souffle trop dans la canne fait éclater le verre...

CLAIRE

Ne discutons pas. Tu es un violent, qui se sent faible et maladroit... Si tu viens ici, chez lui, c'est pour demander quelque chose. Qu'est-ce ?...

HAINEAU (avec orgueil)

Je viens ici pour te dire que hier, moi qui te parle, j'ai maîtrisé la foule, j'ai défendu Hérénien, j'ai obtenu qu'on l'acclamât. Ma ténacité a vaincu sa mauvaise fortune.

CLAIRE

Tu as fait cela toi... Mais alors, comment accorder ta conduite avec tes idées ?

HAINEAU

Ah voilà... C'est que j'échoue quand j'agis pour moi-même, c'est qu'on me trahit, c'est qu'on m'en veut, c'est que Le Breux me supplante..; c'est, qu'en fin de compte, Hérénien reste, malgré tout, le seul qui sauvera les choses, au point où elles en sont. Il les a brouillées, qu'il les débrouille.

CLAIRE

Et tu l'as soutenu, toi ?

HAINEAU

Certes, puisqu'on ne peut recommencer la révolte, puisque tout s'émiette entre mes doigts, puisque j'ai la déveine et la guigne. Si je te disais combien le peuple est encore enfant et combien il regrette déjà de n'avoir plus son maître !... Oh ! c'est bien fini, c'est bien fini ! — et l'on devrait avoir la force de disparaître.

CLAIRE

C'est donc par désespoir que tu soutiens mon homme.

HAINEAU

Qu'importe.

(Prenant son bâton et son chapeau et s'apprêtant à partir).

Adieu, tu sais maintenant ce que tu dois connaître... Quand Hérénien descendra, prépare-le à me revoir.

Il sort. — Nouvelle tempête de huées et de cris. HÉRÉNIEN entre.

CLAIRE (indiquant la foule)

Faut-il que les gens soient mauvais pour que les meilleurs deviennent si aisément féroces.

HÉRÉNIEN

Prends patience, va. Je suis tenace comme ce paysan qui fut mon père. Hier, ces cris me poursuivaient à travers la maison close, ils battaient les murs de haut en bas, de la cave au grenier, partout, comme des tocsins. Je sentais la colère monter, j'aurais voulu les étouffer,

les anéantir, les broyer. La haine m'enfiévrait. Je répondais par des insultes à ces rages anonymes. Aujourd'hui, je me sens très ferme. (Dépliant une lettre). Ecoute, voici ce qu'on m'écrit :

« Je vous donne à cette heure des assurances nettes. Tous les officiers sont désormais acquis à notre cause et nous suivront. Les uns par rancune, les autres par envie, tous par dégoût. C'est hier en une réunion secrète que nous nous sommes entendus. Je les tiens en ma main. Ils m'obéiront comme cette plume qui vous écrit, comme cet homme que je vous dépêche. Par eux toute l'armée est nôtre. Les généraux ? C'est trop loin, c'est trop haut; le soldat les ignore : on se passera d'eux. » (Repliant l'écrit). Et cette lettre, c'est Hordain, le capitaine ennemi qui me l'envoie.

Nouvelle raffale de cris « A mort ! A bas ! »

CLAIRE

Mon ami !

HÉRÉNIEN

Laisse crier, va !... Du reste, j'avais prévu que la

Régence, même quand elle promet tout, quand elle abandonne tout, retient la moitié dans ses manches comme les forains et les jongleurs. C'était vraiment fou d'aller vers l'Aventin ! Mais il me fallait le peuple, il me fallait mon peuple et sa ferveur, pour nous entendre avec les assiégeants.

CLAIRE

Comme te voilà raisonnable !

HÉRÉNIEN

M'a-t-elle superbement berné la Régence ! Ses gens chamarrés et nuls, mesurant mon ambition à la leur, sont arrivés ici, m'offrir un bloc de sa puissance en ruine, — comme si des hommes pareils à moi ne conquéraient point leur place, eux-mêmes, devant tous. Ils s'en sont allés par cette porte — valets qu'on chasse — et depuis, ma perte les passionne. Ils n'ont plus que quelques jours à vivre et leur rage à m'abattre les distrait seule de leur agonie. Ah ! si le peuple savait ! J'ai contre moi toutes les apparences. Je me suis fié à quelque pauvre écrit, à quel-

que signature, qu'on biffe de la même plume qu'on la trace. Plus la Régence a menti à ses promesses, plus je parus mentir aux miennes. Certes, on peut me croire complice et coupable.

CLAIRE

C'est le peuple qui l'est. Tu n'as pu le tromper qu'en te trompant toi-même. L'innocence de tout ce que tu as fait, crève les yeux... Ah ! j'ai mon idée. Les masses sont aussi méfiantes, aussi haineuses, aussi ingrates, aussi bêtes que ceux qui les gouvernent. Elles n'admettent jamais qu'on soit grand et pur, tout simplement.

HÉRÉNIEN

Je te défends de penser ainsi.

CLAIRE

Hier, tu le disais toi-même.

HÉRÉNIEN

Oh ! moi, c'est différent ! ... (Un repos.)

Le peuple m'aime et je l'aime, malgré tout, à travers tout. Ce qui se passe n'est qu'une brouille entre nous deux. (Clameurs d'insultes, dans la rue).

CLAIRE

Ils sont là mille à nous mordre d'injures. Et ce sont ces bouches, les mêmes qui t'exaltaient! Ah ! les lâches ! les vils ! les fous ! (Nouvelles tempêtes de cris).

HÉRÉNIEN

Vraiment, c'est à croire qu'ils ne m'ont jamais connu.

Allant, les deux poings levés, vers la fenêtre :

Oh ! ces brutes ! ces brutes ! ces brutes !...

Puis, revenant vers son bureau :

Pourtant hier, à l'assemblée du *Marché Vieux*, tous m'acclamaient. Haineau m'a défendu avec une telle ferveur que je lui pardonne tout. Le Breux est accouru cette nuit-ci me rassurer comme jamais. On perce à jour la duplicité des Régents. Oppidomagne entière reflue vers son vrai maître. Mon heure est revenue. Dis ? (Avec impatience.) Dis-le donc !

CLAIRE

Il y a bel espoir.

HÉRÉNIEN

Non, non, il y a certitude !
Malgré ces cris têtus, malgré leur multitude,
Je distingue déjà comme un bouquet de mains
Qui se tendront vers ma force, demain.
Mon grand passé revient à la mémoire,
En un reflux de souvenirs
Et d'écumes de gloire...

Comme se parlant à lui-même :

Je tiens, en ces deux poings, captif, tout l'avenir :
Ceux qui me bravent,
Autant que ceux dont j'ai la foi,
Au fond de leur conscience, le savent.
Le beau rêve, qui s'est fait chair en moi,
Plus que jamais me redemande à vivre ;
Voici les temps et les heures dont je suis ivre.
Que m'importent, et ces clameurs et ces grands cris
Et ces rafales terroristes :

Le futur seul, dans mon esprit,
Plus fort et plus réel que le présent, existe...

CLAIRE (désignant la rue)

S'ils te voyaient, comme ils seraient gagnés par ta confiance !
Ami, tu fais de moi
La plus fière des femmes,
Et je m'abîme et je me brûle, en ta grande âme ;
Et ce baiser que je te donne,
Prends-le, et porte-le sur toi
Comme une arme ardente et claire :
Il est peu d'hommes sur la terre
Qui en reçurent
Jamais, de plus profond et de plus vrai ! (Elle l'embrasse).

HÉRÉNIEN

Si j'étais abandonné de moi-même, je me retrouverais en toi, tant ma force a passé dans ton cœur ! — Mais je suis si ferme dans ma destinée, que rien de ce qui se passe à cette heure ne me semble réel. — Je crois à la

surprise, au hasard, à l'inconnu. (Désignant la rue). Qu'ils hurlent et hurlent encore ! ils préparent leur repentir.

Le tumulte reprend plus vaste. On entend des coups sourds donnés à la porte d'en bas. Des carreaux sont cassés.

HÉRÉNIEN

S'ils continuent à cogner, j'irai ouvrir.

CLAIRE

Ce serait fou.

HÉRÉNIEN

A de certains moments ma seule présence fut la victoire! Jamais je ne les repoussai, quand ils frappaient à mon seuil.

HÉRÉNIEN bousculant CLAIRE qui veut l'arrêter, court à la fenêtre, l'ouvre, et s'y campe, bras croisés. Le tumulte devient plus timide; il y a détente puis silence. Tout à coup, au loin, d'autres cris se font entendre : A BAS LA RÉGENCE! A BAS LES PROVOCATEURS ! VIVE HÉRÉNIEN !

HÉRÉNIEN

Enfin !... Voilà le vrai peuple. Celui qui m'acclamait

au *Marché Vieux!* Mon cœur ne me trompait donc pas. Il entendait quand mes oreilles étaient sourdes encore.

Un remous se produit... une bousculade... des clameurs contradictoires... puis, lentement, l'apaisement.

CLAIRE (à la fenêtre)

Le Breux va parler. Ecoute.

HÉRÉNIEN (impatient)

Je veux parler moi-même.

LE BREUX (dans la rue)

Hérénien fut sincère et droit. (Murmures). Vous êtes cinq cents à le huer, et, parmi vous, il n'est personne qu'il n'ait aidé. (Murmures). Moi, d'abord, il m'arracha aux griffes des juges consulaires. L'an dernier, il batailla pour délivrer Haineau. Et vous tous? il vous sauva au temps des grèves tragiques et affamantes, il vous...

HÉRÉNIEN (impatient)

Je n'ai pas besoin qu'on me défende. (S'adressant à Le Breux qui parle dans la rue).

Ce peuple, je veux le prendre; je ne veux pas qu'on me le donne.

LA FOULE

— Laissez-le parler.

— A bas! A mort! — C'est un traître!

— Laissez-le parler!

— A mort! A bas!... — C'est un vendu!

— Faites silence!

Le calme se fait.

HAINEAU (dans la rue)

Moi, Charles Haineau, j'ai suspecté Jacques Hérénien. Il m'apparut un personnage louche : je l'ai combattu comme vous tous... Aujourd'hui, je le regrette.

LA FOULE (contradictoire)

Vive Hérénien! — A mort! A bas!

HAINEAU

La Régence envoya parmi nous des excitateurs. J'en

surpris hier à l'assemblée du *Marché Vieux*. Ils conseillaient à d'autres misérables d'aller tuer Jacques Hérénien, de piller sa maison, de simuler une vengeance populaire.

LA FOULE

— A mort la Régence!
— Vive les gens d'Oppidomagne!
— Vive Hérénien!

HAINEAU

Hérénien nous est nécessaire.

LA FOULE

— Pourquoi recevait-il des messages suspects?
— Pourquoi délaissait-il nos assemblées?
— C'est un despote.
— C'est un martyr.
— Qu'il se défende!
— Silence!
— Qu'il nous pardonne!

Vous pardonner, oui ; car on ne doute pas d'un homme tel que moi ; car la Régence d'Oppidomagne trompe aussi aisément que je respire. Morceau par morceau, la façade de son autorité s'est effritée; loque à loque le manteau de son pouvoir lui tomba des épaules. Elle m'appela pour en recoudre les pièces Elle me dépêcha vers l'Aventin, avec l'arrière-pensée, ou de m'accaparer ou de me perdre. La mission était difficile, périlleuse, tentante. Je m'en suis acquitté comme d'un devoir. Et aujourd'hui, je ne suis ni perdu par vous, ni conquis par elle, je suis et je reste libre ; je mets, comme toujours, ma force au service de mon idée suprême. (Quelques applaudissements).

J'entendais crier tout à l'heure: *Vendu! Vendu!*

Se détournant et saisissant un dossier sur son bureau.

« Vendu » ! Que n'a-t-on fait pour que je le fusse ! (Brandissant une liasse de papiers). Dans cette poignée de lettres, on me promet tout ce que l'infamie peut abandonner à un apostat, la corruption à un traître. Pour que vous

touchiez du doigt le cynisme, l'astuce, la perfidie, la bassesse, l'aveuglement de la Régence, ces lettres, je vous les livre. Toutes furent accompagnées de démarches pressantes, toutes étaient le prologue de sollicitations plus ardentes, toutes ne renfermaient que l'ombre des infamies qu'éclairaient les démarches personnelles. Ce qu'on n'osait écrire, on le disait ; ce qu'on n'osait consigner, on le confiait ; ce qu'on n'osait formuler, on le sous-entendait. On revenait à la charge, après chaque échec subi ; on répondait aux refus par des offres plus larges. A la fin, on abdiquait tout orgueil. Je n'aurais eu qu'à faire un geste, qu'à ouvrir cette main, pour saisir toute la puissance et personnifier, à moi seul, tout le passé. Ah ! vraiment je m'admire moi-même, en songeant avec quelle violence ce poing là est resté fermé.

Et maintenant ces lettres, lisez-les vous-mêmes. (Il les jette vers la foule). Commentez-les, partagez-les, répandez-les aux quatre vents d'Oppidomagne. L'immense ruine de la Régence s'y étale. Vous comprendrez tout. Quant à moi je mets toute ma sécurité dans l'imprudence folle de me désarmer ; je me perds à tout jamais, volontairement,

joyeusement, aux yeux des Consuls ; je leur fais la plus inoubliable des injures et je me réfugie en votre justice. Désormais, c'est vous qui répondrez de ma tête. (Cris d'enthousiame).

On peut me frapper, de toutes parts. Ne suis-je pas la cible miroitante, que toutes les flèches attaqueront ?

Jurez-moi donc — quelle que soit la calomnie qu'on répandra, quelle que soit la fable folle ou vraisemblable qu'on inventera — jurez-moi de me suivre, les yeux aveugles, mais le cœur clair. (On jure, on applaudit). Ce doit nous être une joie et une fierté de nous appartenir, de haïr, d'aimer et de penser de même. (Acclamations).

Je serai votre âme et vous, mes bras. Et nous réaliserons ensemble de si magnifiques conquêtes d'humanité, que les voyant, grâce à nous, devant eux, vivantes et éclatantes, les hommes dateront le temps, du jour de notre victoire !

Acclamations ; le calme revient ; Hérénien ajoute :

Et maintenant, je demande à Vincent Le Breux et à Charles Haineau de me rejoindre ici. Je veux qu'entre nous ne subsiste plus aucune ambage.

Acclamations nouvelles. Hérénien se retourne et revient vers Claire, qui l'embrasse :

Tu vois bien qu'il ne faut jamais désespérer du peuple ! (Après un silence). Dis à notre émissaire auprès de Hordain, qu'il vienne, immédiatement.

Haineau et Le Breux entrent. Claire sort.

LE BREUX

C'est le triomphe !

HAINEAU

Oh ! vous êtes vraiment un maître. Quand je vous combats, je suis sans force ; j'en vaux mille, quand nous sommes d'accord.

HÉRÉNIEN

Enfin ! cette fois du moins, notre vieille Régence me paraît définitivement enfoncée dans sa boue. (S'asseyant) : Malgré toutes ses promesses et ses serments, elle ne secourut aucun ménage de révolté. Elle assigna aux nôtres les besognes les plus dangereuses : manipulation des poudres et des explosifs. Des bombes ennemies tombaient sur leur travail. On dressa des listes de suspects : chacun des chefs militaires possède la sienne.

LE BREUX

Vous devez regretter votre démarche à l'Aventin.

HÉRÉNIEN

Allons donc ! (S'adressant brusquement à HAINEAU). Sais-tu, Charles Haineau, ce que je combinais pendant que tu poussais contre moi ces rafales de révoltes ?

HAINEAU

Maître, croyez bien qu'en tout ceci, mon rôle...

HÉRÉNIEN

Ne t'excuse pas, n'interromps pas, n'ai-je pas tout oublié ? Oui, par-dessus les têtes et les mille bras de l'émeute, aujourd'hui vaincue, je réalisais le rêve le plus hardi de ma vie, le seul pour lequel j'existe. (Se levant, tout à coup) : Avant trois jours l'ennemi rentrera pacifiquement dans Oppidomagne et nous l'accueillerons.

HAINEAU

C'est impossible.

Les hommes de la Régence n'ont cessé de me tenter. Avec eux, j'ai patiemment discuté, les interrogeant, les illusionnant, exigeant des garanties et des confidences; leur donnant et leur enlevant tour à tour l'espoir, soustrayant leurs secrets; opposant, à leur tactique sénile, ma brusquerie et ma colère. Je me suis joué d'eux audacieusement, follement — et je sais à présent, mieux que personne, mieux qu'eux-mêmes surtout, combien leur ruine est inévitable et proche. Leur trésor? Vidé. Leurs munitions? Epuisées. Leurs greniers? Pillés. Plus de pain pour le siège; plus d'argent pour la défense. On se demande en quelles folies, en quels gaspillages, en quelles orgies, fortunes et vivres publics ont disparu. Chacun accuse tout le monde.

L'armée? — Avant-hier cinq bataillons refusèrent de marcher. On décide d'exécuter les meneurs. On les conduit au supplice : aucun soldat ne veut les abattre; ils vivent encore.

Acclamations dans la rue : « Vive HÉRÉNIEN! »

Au conseil, les consuls se chamaillent. L'un propose-t-il un plan : son voisin le combat, détaille le sien, et veut

qu'on l'adopte. Il y a huit jours, les ministres décident une sortie générale, par la *porte de Rome* ; ils parviennent à la faire voter : aucun consul ne se met à la tête des troupes.

Chaque régent m'a dépêché son émissaire : même entre eux, ces vieillards ne s'entendent pas. Ils ressemblent à de pauvres chouettes en cage, dont on ferait tourner les perchoirs. Ils s'affolent, crient, et leurs yeux se ferment devant l'incendie des jours. Ils se rejettent les maladresses, les fautes, les crimes. Ils ont peur d'être responsables. Que faire ? — devient la devise de leur règne.

CLAIRE (entrant)

L'émissaire est arrivé.

HÉRÉNIEN

Qu'il entre. — (Se tournant vers HAINEAU et LE BREUX) : Je vous ai montré la situation ici, chez nous, dans la ville; vous allez juger de ce qui se passe là-bas, chez l'ennemi. Après, vous comprendrez que la guerre n'est plus possible.

(Présentant l'émissaire à LE BREUX et à HAINEAU).

Voici l'un de ceux dont je suis sûr. Il en sait plus que nous tous sur l'esprit des deux armées. (A l'émissaire) : Racontez-leur ce que vous avez surpris.

HÉRÉNIEN se promène de long en large dans la chambre.

L'ÉMISSAIRE

Mardi dernier, la nuit, mon frère fut envoyé en reconnaissance, aux avant-postes. Il poussa très loin, pour reconnaître si le retranchement que nous bombardions cédait et permettrait une sortie générale par la *porte de Rome.*

HÉRÉNIEN (interrompant)

C'est la sortie dont je vous parlais.

L'ÉMISSAIRE (continue)

Dans le noir, brusquement, une voix l'interpelle mais doucement, comme ayant crainte de l'effrayer et de provoquer sa fuite. Quelques paroles s'échangent rapides et amies. On lui demande si, vraiment, dans Oppidomagne, il n'est point quelques hommes de volonté qui en ont assez de la guerre.

HÉRÉNIEN (vivement)

Cela se passait il y a deux jours; et, depuis, pareils colloques se sont multipliés.

L'ÉMISSAIRE

Mon frère répond qu'Oppidomagne se défend, que la révolte contre cet égorgement de peuples doit partir, non des vaincus, mais des vainqueurs. Et d'autres soldats survenus, attestent que les assiégeants sont las, que les désertions ne se comptent plus, que des rébellions éclatent, journalières, qu'il n'y a plus d'armée, qu'on sera forcé de lever le siège, si l'épouvantable épidémie qui décime les troupes continue. On veut l'union de toutes les détresses contre tous les pouvoirs.

HÉRÉNIEN

Eh bien, qui donc, après une telle affirmation de solidarité humaine, oserait dire encore que la conscience demeure immobile.

Oh! ces premières confidences tremblantes,
La nuit, parmi les dangers noirs

Et les affres de guerre et de désespoir ;
Ces premières confessions de l'âme humaine,
Enfin lucide et triomphante,
Les étoiles sereines,
Là-haut, ont dû les entendre.

HAINEAU

Vraiment, je vous admire ! A la moindre lueur qui vous arrive par la fente d'une porte, vous concluez à la présence énorme du soleil. Depuis qu'Oppidomagne est bloquée, s'est-il passé un jour, un seul, sans que des pièges vous fussent tendus ? Qui vous garantit la sincérité de ces soldats ? Qui vous dit qu'Oppidomagne ouvrira ses murs, même à des ennemis désarmés ? En aveugle, vous croyez tout. La force qui vous anime est aussi folle qu'elle est ardente !

HÉRÉNIEN

C'est la seule vraie : être au service des circonstances, se tenir à la merci de l'immense espoir qui traverse, à cette heure, le monde !

HAINEAU

Vous croyez donc que l'ennemi abdiquerait la victoire et ferait une paix sans profit ?

HÉRÉNIEN

Vous raisonnez sans rien savoir. Les vagabonds et les paysans, qu'au début du siège on rejeta vers la campagne et qui vivent, Dieu sait comme, entre les assiégeants et nous, jour par jour, m'ont renseigné. Hordain, confirme leurs avis et j'ai contrôlé tout. Le bombardement a dû cesser. L'épidémie mange le camp : vingt mille hommes sont morts ; les fossés des retranchements débordent de cadavres. Un général fut tué hier, par un soldat, devenu fou tout à coup. Les inférieurs se liguent entre eux, pour détruire les travaux du siège : on encloue les canons ; on jette au fleuve, balles et poudre. C'est donc la misère, la détresse, les angoisses, les pleurs, les rages, les terreurs universelles qui font surgir enfin ces espoirs d'entente, ces cris profonds et fraternels. La force même des choses est d'accord avec la nôtre.

LE BREUX

Vous êtes admirable ! On vous croyait abattu et, plus que jamais, vous vous dressez pour une œuvre géante.

HÉRÉNIEN

C'est que j'ai la foi, une foi capable de se communiquer, au monde entier. Je me vois, je me sens, je me multiplie dans les autres ; je me les assimile. L'armée d'Oppidomagne m'est acquise ; celle de l'ennemi obéit à Hordain, mon disciple et mon fervent. Nous avons tous deux travaillé d'enthousiasme. Qu'importe l'ancienne sagesse, prudente, systématique, consignée en des livres. Elle fait partie de la petite humanité d'hier ; la mienne date d'aujourd'hui. (A l'émissaire) :
Va dire à ceux qui s'en iront, ce soir, aux avant-postes, que je serai des leurs. Tu préviendras Hordain.

Acclamations dans la rue. Le soldat sort.

HÉRÉNIEN (à Haineau et à Le Breux)

M'accompagnerez-vous? Voyons, dites vite.

LE BREUX

Certes.

HÉRÉNIEN (à Haineau)

Et vous ?

HAINEAU

Aussi longtemps que les chefs vivront, ils pourront nuire. Aussi longtemps qu'ils auront des armes, ils tueront. Ils seront la réaction qui suivra votre victoire. Supprimons-les d'abord.

HÉRÉNIEN

Ils seront le passé, l'impuissance et le néant. Voyons, m'accompagnerez-vous ?

HAINEAU

Non.

HÉRÉNIEN

C'est bien, nous ferons les grandes choses sans vous.

Acclamations nouvelles dans la rue. Hérénien se penche à la fenêtre et se laisse acclamer.

LE BREUX (à Haineau)

Il m'étonne toujours. Il voit l'obstacle, comme toi et

moi. Sur quels prodiges compte-t-il pour le réduire ? Et comme il vous entraîne dans le tourbillon de sa tempête !

HAINEAU

Cet homme a pour lui les forces inconnues de la vie. (Après un repos). J'accompagnerai quand même.

SCÈNE DEUXIÈME

Maison dévastée. La nuit, aux avant-postes. D'un côté, des buttes et des retranchements ; de l'autre, l'enceinte lointaine d'Oppidomagne, vaguement éclairée. Le Breux est assis sur un tas de pierres. Devant lui ont pris place un officier ennemi et des soldats. Des groupes silencieux arrivent.

LE BREUX

Dans Oppidomagne, régents, juges, notables, tous sont à la merci du peuple. Ils ignorent l'imminence de leur défaite et croient gouverner encore. Mais ce que veut Hérénien se fera.

L'OFFICIER

Chez nous, on n'ose plus punir. Tous les liens qui nous unissaient à nos chefs et à nos rois sont rompus. Nous, les inférieurs et les humbles, nous sommes les maîtres. Dire

qu'après vingt mois de campagne, après six provinces prises, après dix places fortes emportées, nous échouons impuissants nous-mêmes, devant votre capitale affolée.

LE BREUX

Hordain viendra-t-il?

L'OFFICIER

Je l'attends.

LE BREUX

J'ai hâte de le voir. Je ne le connais pas.

L'OFFICIER

Il a cinquante ans, c'est un simple capitaine. Pendant les mornes et violents hivers de nos pays de glaces, dans les ennuis neigeux et gris d'une petite ville de garnison, il me conquit à sa volonté et à sa foi. Il s'asseyait, la nuit, au coin de mon feu, sous ma lampe; on discutait. Les œuvres d'Hérénien l'avaient éclairé; elles furent ma lumière. Hordain les expliquait, les commentait, avec une conviction si haute, que rien ne me semblait plus lucide dans la

pensée et la justice humaines. Ah ! ces veillées amicales et ardentes ! Vous ne saurez jamais vous autres, gens d'Oppidomagne, combien un livre peut opérer de miracles sur les âmes graves, frustres et profondes des contrées d'ombre et de solitude, là-bas !

HORDAIN et HÉRÉNIEN arrivent presque en même temps, chacun d'un côté différent ; ils sont accompagnés d'officiers et de soldats.

HORDAIN

Je viens à vous, fier de vous connaître. Il n'est guère d'idée qui ne nous soit commune.

HÉRÉNIEN

J'ai bien senti par vos lettres que je pouvais placer en vous tout mon espoir. Tous les deux, nous jouons notre vie, tous les deux, nous nous aimons dans une même idée profonde et magnifique ;
Et qu'importe qu'on nous nomme des traîtres :
Jamais nous ne nous sommes sentis
Plus fiers, plus nets, plus maîtres
De l'avenir. Dites, regardons-nous

Hardis et clairs, et face à face,
Car nous pacifions deux races,
Car nous faisons le bien, avec des mains rebelles,
Et nos consciences sont belles !

HORDAIN

Certes, j'ai l'âme plus sereine, qu'à la veille d'une bataille ! Toutes les paroles qui justifient notre entente ont été dites depuis des siècles.

HÉRÉNIEN

S'il fallait des miracles, ils surgiraient aujourd'hui. L'air qu'on respire, les horizons qu'on regarde, la fièvre qui nous bat les tempes, l'embrasement total dont chacun de nous n'est qu'une flamme présagent la justice nouvelle.

HORDAIN

Ma propagande fut incessante. D'abord absolument secrète. Plus tard, la surveillance se relâcha à tel point que ma prudence devenait un luxe. Depuis que le maréchal Harmenz, le seul qui fut un chef, est frappé de disgrâce, notre armée n'existe plus. Sans savoir rien de précis, nos

soldats entrevoient ce qui se trame. Un ordre ! Et tous s'en iront vers Oppidomagne, heureux, confiants et fraternels. Un grand nombre de généraux morts furent remplacés par des capitaines, dont quelques-uns sont à nous. Seuls, les chefs séniles me paraissent irréductibles. Ils seraient un danger, si nous n'agissions sans retard, brusquement, demain.

HAINEAU

Comment demain ? Mais le temps de se préparer...

HÉRÉNIEN

Il faut agir en coup de foudre.

HAINEAU

Mais encore, est-il urgent qu'Oppidomagne sache c que nous voulons.

HÉRÉNIEN

Elle le devine. Demain, elle le saura.

HAINEAU

Mais on n'ébranle point des milliers d'hommes, o n'ouvre point les portes d'une ville, sans prendre d mesures et s'entourer de toutes les chances de réussite.

HÉRÉNIEN

Toutes les mesures sont prises ; toutes les chances sont dans ma main. Vous seul hésitez et tremblez : vous n'avez pas la foi, vous avez peur d'avoir confiance.

HORDAIN

Voici donc ce que je propose : demain, dès la nuit tombée, à sept heures, ceux qui sont ici et tous nos amis donnent l'ordre à leurs hommes de marcher pacifiquement vers Oppidomagne. A cet instant, ce qui nous reste de chefs sera réuni pour fêter leur première victoire. Mon frère, avec trois bataillons qui nous sont acquis, fera la garde autour de leur débauche. Le mouvement des troupes partira de l'Est, se dirigera en même temps vers les *portes de Rome* et *de Babylone* : il y aboutira une heure après.

HÉRÉNIEN

La porte de Rome est trop proche du Palais de la Régence. Les premières troupes devront entrer par celle de Babylone et se répandre dans les quartiers plébéiens. Ah ! vous verrez quel peuple admirable est le nôtre, comme il vous recevra, vous acclamera, vous soufflera son âme

orageuse et superbe. Vous rencontrerez sur votre chemin deux casernes, dont les soldats se joindront aux vôtres ; et vous serez au cœur de la ville que la Régence sera sourde et sommeillante encore.

Alors seulement, vous vous présenterez à la *porte de Rome*. L'affolement de nos maîtres et de leurs partisans nous servira. Seuls les cinq cents gardes consulaires leur resteront fidèles. Toutes les autres troupes, casernées au *Palais*, vous accueilleront d'enthousiasme. Si un combat s'engage entre les gardes et nous, laissez aux nôtres le soin de régler l'affaire. Restez en dehors de toute querelle. Il ne faut pas que vous tiriez un coup de fusil.

HORDAIN

Nous ferons scrupuleusement ce que vous conseillez.

HÉRÉNIEN

Vous seuls, comme vainqueurs, pouvez réaliser notre rêve. Toujours les révolutions commencent par l'abdication d'un privilège : vous renoncerez à la victoire.

UN OFFICIER

Notre roi seul voulait la guerre.

HAINEAU

Ah certes votre attaque fut injuste, votre entrée en campagne...

HORDAIN (interrompant)

Une dernière fois, précisons les rôles. Mon frère s'assu-era de nos chefs. A huit heures, trois mille hommes énétrent par la *porte de Babylone*. La *porte de Rome* 'ouvre ensuite pour livrer passage aux autres bataillons. 'as de clairons, pas de drapeaux ; aucun coup de feu ; ucun chant. L'entrée se fera soudaine, pacifique et silen-euse. Est-ce bien cela ?

HÉRÉNIEN

Parfait ; le reste nous regarde. Oppidomagne est prête ; le vous attend. En une heure vous tiendrez la ville tière.

Et maintenant, séparons-nous ; ne donnons pas aux jections le temps de se produire... Elles amollissent, es énervent. Notre seule tactique sera la soudaineté l'audace. A demain donc, là-bas !

On se serre les mains ; on se sépare. HORDAIN et HÉRÉNIEN s'embrassent.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Appartement d'Hérénien. Même décor qu'aux deuxième et troisième actes. L'enfant joue. Claire anxieuse ne quitte pas la fenêtre.

L'ENFANT

Quel habit mettrai-je à Polichinelle?

CLAIRE

Le plus joli.

L'ENFANT

C'est fête, dis ?

CLAIRE

La plus belle qui soit.

L'ENFANT

C'est Noël ?

CLAIRE

C'est Pâques, la vraie Pâques ! La première que le monde célèbre.

L'ENFANT

Pourrais-je y aller, à la fête ?

CLAIRE

C'est une fête pour grandes personnes ; une fête que es enfants ne comprennent pas.

L'ENFANT

Dis-moi ce que c'est.

CLAIRE

Tu le sauras, un jour. Tu pourras dire que c'est ton ère, ton père à toi, qui l'a préparée.

L'ENFANT

Y aura-t-il beaucoup de drapeaux ?

CLAIRE

Beaucoup.

L'ENFANT

Alors, pourquoi dis-tu que je ne comprendrai pas ? Quand il y a des drapeaux, je comprends toujours.

CLAIRE (de la fenêtre)

Enfin !

Hérénien entre les habits en désordre, Claire se précipite vers lui.

HÉRÉNIEN (l'embrassant fièvreusement)

Tu sais tout ?

CLAIRE

Je devine, sans rien savoir. Dis...

HÉRÉNIEN

Les choses ne se passent jamais comme on se les ima-

gine. J'étais convaincu qu'aucun de nos chefs n'aurait paru à la *porte de Babylone* : ils n'y viennent jamais. Hier au soir, les plus anciens s'y étaient rendus. A voir déboucher l'ennemi, ils crurent à quelque acte de folie. Ce n'étaient pas des assaillants : l'allure des troupes, le défaut de commandement, l'absence d'organisation le prouvaient. Ce n'étaient pas des parlementaires : leur nombre était trop grand.

Quand les troupes furent à cent pas, on les vit, les unes jeter les armes ; les autres, lever les crosses. Sans rien dire, quelques-uns des nôtres coururent ouvrir les portes. Nos chefs se démenaient, injuriaient, criaient tous ensemble : personne ne voulut écouter ni leurs insultes, ni leurs ordres. Tous les pressentiments qu'ils avaient éprouvés, toutes les craintes de défection, de trahison, qu'ils n'osaient admettre, durent les lanciner, les torturer, les abattre. A coups d'éclairs, ils ont tout compris. On les cerna. Trois d'entre eux se sont fait tuer : c'étaient des braves. Ils voyaient l'ennemi entrer dans Oppidomagne ; ils croyaient à la défaite, à la honte de l'humiliation dernière. Quelques-uns pleuraient. Nos

hommes se précipitent aux bras des assiégeants. On se serre les mains, on s'embrasse. Une joie soudaine, aimante l'âme de tous. On jette sabres, sacs, cartouches. L'ennemi, dont les gourdes étaient pleines, offre à boire. Et le flot toujours envahissant se dégorge déjà vers la ville et la *place des Nations*, que nos chefs sont toujours là, pâles, muets, incrédules. « C'est la fin de la guerre, — cria Le Breux à l'oreille d'un commandant. Il n'y a ni victoire, ni débâcle, il y a fête ». Alors cette brute se met à jurer, fou de colère, frappant de son sabre en aveugle, blessant son cheval. Deux de ses voisins profitant du désarroi s'enfuient. Ils se sont dirigés vers la Régence : ils organiseront peut-être un semblant de résistance et la garde consulaire les secondera. Déjà, j'ai vu rôder, par ici, leurs uniformes verts.

CLAIRE

Mais les généraux ennemis ?

HÉRÉNIEN

Oh ! ceux-là sont les prisonniers de leur armée. Hier, voyant les troupes réduites de moitié par la maladie

et la désertion, ils voulurent — coup de désespoir — donner l'assaut suprême. Les soldats refusèrent d'avancer ; quelques-uns tirèrent sur leurs chefs. Ce fut la fin.

CLAIRE

J'ai entendu des bandes s'engouffrer dans Oppidomagne ; on eut dit un bruit d'Océan. Jamais je ne fus à la fois plus heureuse et plus tremblante.

HÉRÉNIEN

Vingt mille hommes sont, à cette heure, chez nous. On dresse des tables sur les places. Tous ceux qui pour le siège, avaient caché des vivres, dans leurs caves, les distribuent au peuple. Haineau disait : « Jamais Oppidomagne ne s'abaissera jusqu'à recevoir ses ennemis ; jamais Oppidomagne ne leur permettra de circuler dans ses rues et sur ses places ; jamais les préjugés d'Oppidomagne humiliée ne s'effaceront. » On raisonne ainsi en temps normal, mais aujourd'hui !
Une telle confusion règne dans les idées reçues que l'on pourrait fonder des religions nouvelles et proclamer

des croyances inconnues. Vois, là-bas, sur les hauteurs, le Capitole flambe ! On brûle les palais de l'Artillerie et de la Marine. Avant ce soir, on aura partagé toutes les réserves d'armes et de munitions.

Pendant le siège, justice se fit des banques et des bourses. L'heure de faire justice de l'injustice fondamentale : la guerre ! est venue à son tour. Avec elle seule, disparaîtront les autres : haines des campagnes contre les villes, des misères contre l'or, des détresses contre la force. On a frappé au cœur l'organisation du mal. (On entend des hourras dans la rue). Ecoute : c'est l'universelle fête humaine qui délire et qui chante.

Claire et Hérénien s'approchent de la fenêtre et longuement s'embrassent. Tout à coup Hérénien se dégage avec brusquerie.

HÉRÉNIEN

Habille l'enfant ; je suis venu le chercher pour qu'il voie mon œuvre.

CLAIRE

L'enfant ? Mais il ne comprend pas.

HÉRÉNIEN

Habille-le quand même, je lui dirai, en présence de la mort d'un monde, de telles paroles, qu'il ne les oubliera jamais. Habille-le, que je l'emmène.

CLAIRE

Et moi ?

HÉRÉNIEN

Ton frère Haineau viendra te prendre.

CLAIRE

Pourquoi ne point nous en aller ensemble ?

HÉRÉNIEN

Habille l'enfant, te dis-je, et dépêche-toi.

CLAIRE sort. HÉRÉNIEN inspecte son bureau, met quelques liasses en poche, puis s'accoude à la fenêtre, d'où il harangua le peuple.

HÉRÉNIEN

Oh l'âpre vie éclatante et rebelle
Que j'ai vécue et soufferte, comme elle

M'est aujourd'hui repos, gloire, clarté !
Comme je me sens grand, sur ce monde dompté
Et ressurgi par mes seules forces humaines.
Dire qu'il a fallu qu'un métayer des plaines
Naquit, pour procréer un enfant — moi —
Qui largement, avec ses mains, avec ses doigts,
Avec ses dents, saisit à la gorge les lois,
Et terrassa le vieil orgueil des pouvoirs rouges.
Les campagnes, et ferme à ferme, et bouge à bouge,
Mouraient. Dans les villes où j'entrai,
L'universel effort
Avait dégénéré
En carnage moral ; — le vol, le rut et l'or
Hurlaient et s'étouffaient, en des mêlées
Monstrueuses de violences accumulées :
Tous les instincts s'entretuaient, dans les champs clos
De la banque, de la bourse ou des tripots.
L'autorité formidable et complice
Puisait, pour se nourrir et pour fleurir,
Toute sa sève, en ces fumiers de vices,
Et se tuméfiait d'excès et de bien-être.....

Je fus la foudre éclairant la fenêtre
D'où quelques-uns inspectaient l'horizon,
Et, moins par mes calculs et moins par ma raison,
Que par on ne sait quel amour suprême et fou
Du monde entier, que je confonds avec moi-même,
Je fis lever l'écrou
Qui maintenait au bagne
L'entente humaine.
J'ai terrassé sous moi la vieille Oppidomagne
— Chartes, abus, faveurs, dogmes et souvenirs —
Et la voici monter, celle de l'avenir,
Forgée à coups d'éclairs et mienne enfin,
Qui regarde le feu de ma pensée
Et ma folie et mon ardeur réalisées
Luire et grandir dans les yeux fixes du Destin !

On entend des coups de fusil.

CLAIRE (de sa chambre)

Hérénien, les soldats de la Régence débouchent dans la rue.

HÉRÉNIEN (n'entendant pas, continue)

J'ai façonné, d'après mon plan, le monde ;

J'ai soulevé la foule et ses forces fécondes
Des bas-fonds de l'instinct, jusques au seuil
Immense et radieux de mon orgueil...

CLAIRE (apparaissant)

Hérénien! Hérénien! Des gens armés surveillent la maison. Ils te tueront, si tu sors.

HÉRÉNIEN

Allons donc! Habille l'enfant. (Nouvelle fusillade).

CLAIRE

Les coups de feu se rapprochent du carrefour.

HÉRÉNIEN

Habille l'enfant.

CLAIRE

On te guette; on t'attend; on veut ta vie...

HÉRÉNIEN

Habille l'enfant.

Elle va chercher l'enfant, qui tremble, le prend dans ses bras et le protège.

CLAIRE

Mon ami, je t'en supplie, ne te hasarde pas ; attends qu'ils soient passés.

HÉRÉNIEN

Je n'ai pas le temps d'attendre. Je n'ai peur aujourd'hui, ni des autres, ni de moi-même. Je suis monté à ce point de force humaine....

CLAIRE

Alors, va-t'en seul, et laisse-moi le petit.

HÉRÉNIEN (avec violence)

Je veux l'enfant. Je le veux là-bas, près de moi.

CLAIRE

Il viendra tout à l'heure. . Haineau te l'amènera.

HÉRÉNIEN

Il faut qu'on l'acclame avec son père. Donne-le...voyons donne-le.

CLAIRE

Je ne t'ai jamais résisté. Je t'obéis toujours comme u
servante, mais aujourd'hui je t'en conjure...

HÉRÉNIEN

Donne-le, te dis-je.

Il arrache l'enfant aux étreintes de CLAIRE, la repo
et s'enfuit avec lui.

CLAIRE

Mon ami! mon ami!....

Oh cette folie! Toujours sa pauvre et colossale folie!

Un bruit immédiat de fusillade l'arrête. Après un ins
d'angoisse folle, elle s'élance vers la fenêtre et s'y pen
en criant :

Mon fils! Mon fils!

Puis, elle se précipite dans la rue. Bruit de chevaux
s'éloignent. Tumulte. Clameurs. Un silence. En
dominant toutes les autres,

UNE VOIX

On vient d'assassiner Jacques Hérénien!

SCÈNE DEUXIÈME

Matin. — La *Place du Peuple*, construite toute entière en asses. Au fond, s'aperçoit le panorama d'Oppidomagne, voilé fumées d'incendies. A droite, la statue de la Régence, très en vue, un terre-plein. A gauche, le palais de la guerre se consume. Des rgeois aux fenêtres pavoisent; des gens saouls passent. Des des folles traversent la scène ; des bandes succèdent aux des. On entend de toutes parts des chants. Des gamins jettent pierres vers la statue de la Régence.

UN MENDIANT

Eh ! la marmaille, prenez donc garde ; on va vous tirer oreilles.

LES GAMINS

— Nous lapidons la Régence qui est morte.

— (Jetant une pierre) Voilà pour le sceptre.

— Voilà pour la couronne.

DES BANDES (entourent la statue et chantent des rondes)

Et comptons quatre et comptons trois :
Les vrais gaillards ce sont ceux-là
Qui refusaient d'être soldats,
Pour ameuter et soulever leurs droits
En tempête, contre la loi.

Et comptons trois et comptons deux :
Les vrais gaillards ce sont ceux-là
Qui s'exaltent, au son des glas,
Quand les villes en or, en fièvre, en feu,
Ensanglantent le ciel de Dieu.

Et comptons deux et comptons un :
Les vrais gaillards ce sont ceux-là
Qui, d'un seul han, broyeront le tas
De vieux espoirs et de pouvoirs défunts
Devant l'ardeur de leur tribun...

UN PAYSAN

Qu'on me pende si je croyais revoir Oppidomagne !

GROUPE DE MENDIANTS

— Je me suis terré dans un trou, comme une bête.

— Je fus tour à tour au service des deux partis. Ceux
ppidomagne m'appelaient la taupe : je les instruisais sur
rojets de l'ennemi ; et l'ennemi me croyait subtil comme
ımée : je le renseignais sur les choses d'Oppidomagne.

— Nous fîmes tous de même. J'opérais au Nord.

— Moi, à l'Ouest.

— Et trahissant les uns et les autres, nous avons fini
les mettre d'accord. (Ironique) : Nous avons conclu la
.

UN BOHÈME

'arrive-t-il pas toujours un moment où ce qu'on
lle un crime se transforme en vertu ?

UN MENDIANT

st-il vrai qu'Hérénien soit mort ?

LE BOHÈME

Lui ! allons donc ; il est aujourd'hui le maître, le roi. On ne meurt pas quand on est si grand.

UN MENDIANT

On l'aurait tué sur le seuil de sa porte.

LE BOHÈME

Qui ça ?

UN MENDIANT

Les consulaires.

LE BOHÈME

Impossible !

UN MENDIANT

Doivent-ils lui en vouloir ! Jamais homme n'accomplit si grande œuvre.

LE BOHÈME

C'est pas un homme, c'est nous tous qui l'avons accomplie.

LE BERGER

Enfin, nous allons pouvoir vivre!

LE BOHÈME

Nous! Allons donc!... Il faudrait que le sol humain fût autrement remué, pour que la lumière arrivât jusqu'en nos caves. Paix ou guerre,
Nous demeurons la misère immobile,
Que ne dérange point le va et vient futile
De l'heur ou du malheur.
Qu'Oppidomagne, avec des lois nouvelles
Affranchisse, ce jour, ses peuples en tutelle,
Nous seuls, nous resterons, Dieu sait jusques à quand,
Les carnassiers et les vaguants
Qui dépècent, à coups de vol, la terre avare,
Comme autant de corbeaux que l'on effare,
Que l'on chasse, de son verger ou de son seuil,
Alors déjà qu'on y accueille
Le peuple entier des autres oiseaux libres.

LE BERGER

Vous parlez comme si la Régence vivait encore. Les campagnes vont renaître. Les villes se purifier....

Heureusement! tout n'est qu'acheminement vers tout, et demain sera toujours mécontent d'aujourd'hui.

Une troupe de femmes ivres traversent la scène, avec des torches. Elles crient : « Aux églises ! aux églises ! Nous allons brûler le bon Dieu. » Au mendiant :

Regardez-bien, voilà nos auxiliaires! Quand vous et vos amis vous vous serez décidés à être des hommes, vous viendrez me chercher comme d'autres sont allés trouve Hérénien. (Il s'en va)

GROUPE D'OUVRIERS

Dressant une estrade pour y exposer le cadavı d'HÉRÉNIEN. On apporte le drap noir :

— C'est un malheur comme jamais il n'en arriva.

— Il a reçu deux balles, là, dans le front.

— Son fils est-il tué?

— Non.

— On ne sait quels gardes furent les assassins. Ils oı fui. Peut-être ignorera-t-on toujours l'abominable lâche q tua notre tribun.

— On s'est battu aux abords de la Régence. Il fallut
ıne heure pour déloger les consulaires. Hérénien était déjà
nort.

UN MENDIANT

Haineau, dit-on, a fait le coup.

UN OUVRIER

Haineau ? Tu ne sais donc pas ce que tu dis ! Haineau !
ıi à cette heure se désespère plus encore que nous.

UN MENDIANT

C'était son ennemi.

L'OUVRIER

Tais-toi, tu mens par toutes les dents de ta mâchoire.

LE MENDIANT

e dis ce qu'on m'a dit.

L'OUVRIER

'est par des gens comme toi que se créent les légendes
mes.

Ennemis et soldats d'Oppidomagne défilent bras dessus bras dessous; se massent sur la terrasse et sur les gradins.

LA FOULE

— La fête aura-t-elle lieu?

— Pourquoi pas ? Ce sont les nouveaux chefs d'Oppidomagne qui l'ont ordonnée.

— Jamais autant que dans la mort, Hérénien n'apparût grand.

GROUPE DE PASSANTS

— On le porte en triomphe, par toute la ville.

— Je l'ai vu traverser le *carrefour des Marbres*. Une blessure rouge barrait son visage.

— Moi, je l'ai vu passer au *pont des Havres ;*
Les bras levés des mères
Tendaient vers lui leurs enfants clairs,
Si bien que tout ce que la vie
Offre de jeune et de joyeux,
Planait et se penchait sur son cadavre.

— Il passe environné de fleurs qu'on lui dédie,
L'écarlate linceul le drape d'incendie ;

Son corps :
Un tumulte d'amour, pareil aux houles,
L'érige et le maintient au-dessus de la foule.
Jamais un roi éclatant d'or,
De sang, de meurtre et de batailles,
N'eut à sa mort
D'aussi larges et grandioses funérailles.

— Aux Colonnades, un jeune homme s'est fait un chemin jusqu'à la civière. Il trempa son mouchoir dans le sang qui tâchait les joues et longuement, ardemment, comme s'il communiait, l'approcha de ses lèvres.

UN OUVRIER (qui a écouté les passants)

Jacques Hérénien sera exposé, ici même, sur cette estrade, en pleine foule, en pleine gloire.

UN PAYSAN

Il est bon que le soleil le voie.

GROUPE DE PASSANTS

— Des pleurs, des fleurs, des chants, du sang, des

danses, de l'incendie : toutes les ardeurs contraires brûlent dans l'air !

— C'est l'atmosphère qu'il faut lorsque se créent des mondes.

Une immense poussée se produit. LE BREUX, suivi de soldats et d'ouvriers, escalade le perron d'un hôtel et fait signe qu'il veut parler. Silence.

LE BREUX

Citoyens, dans quelques instants, sur cette place d'Oppidomagne, dédiée au Peuple, le corps de Jacques Hérénien va paraître. Recevez-le comme un vainqueur. Les balles ont pu fermer ses yeux, raidir ses bras, immobiliser son visage, mais le tuer, non pas. — Jacques Hérénien vit encore dans ses paroles, dans ses actes, dans sa pensée, dans ses livres ; il est la force qui, à cet instant même, nous exalte ; il veut, pense, espère, agit en nous. Ce ne sont pas ses funérailles, c'est sa victoire dernière... Rangez-vous, le voilà.

Des enfants grimpent aux épaules. Anxiété énorme dans tous les groupes. On monte aux fenêtres. On escalade des colonnes.

GROUPES DIVERS SUR LES GRADINS

— Quelle foule ! Jamais cette place ne la contiendra.

— Comme il était aimé ! Des gens comme lui ne devraient pas mourir.

GROUPE DE FEMMES

— Sa femme suit la civière.

— C'est elle qui porte l'enfant.

— C'est une chrétienne !

— Une romaine !

— Silence : voici le corps.

La civière apparaît, elle fait le tour de la place ; des gens pleurent, d'autres acclament, d'autres tombent à genoux — quelques femmes font le signe de la croix. — Sur les gradins, des grappes humaines se forment pour mieux voir.

DES JEUNES GENS

Se portant au devant du corps qui passe. Avec prière, avec exaltation :

— Hérénien, Hérénien, tu fus notre seul maître !

— Je ne sais pas un feu de ma pensée
Que ton ardeur comme un grand vent n'ait attisé !

— Hérénien, Hérénien, nous sommes ta survie?
Nous te vouons et nous t'offrons
Tous ce qu'un jour, l'effort
De notre âme fera de beau, de clair, de fort
Et de pur dans la vie!
— Hérénien, Hérénien, ton souvenir
Sera le battement de cœur de l'avenir!

— Hérénien, Hérénien, exalte-nous
Que nous soyions toujours ces violents, ces fous
Qu'aux temps mauvais,
Jadis, ton geste emportait,
Malgré nos forces désunies,
Dans l'orage de ton génie!

Le cadavre est déposé sur l'estrade; des femmes couvrent, avec des fleurs, le drap noir.

LE VOYANT

Debout sur un gradin et dominant la foule :

Ce n'est plus l'heure
Où j'écoute ceux qui pleurent;
C'est l'heure enfin venue

De la foudre fatale aux anciens dieux,
Qui les abat, hagards et vieux,
Devant la vérité soudaine et reconnue.

L'espoir humain s'est de nouveau fait chair;
Le vieux désir, vêtu de fleurs et de jeunesse,
S'est répandu : les yeux sont beaux, les cœurs renaissent,
Des aimants inconnus s'entrecroisent dans l'air.

Désignant le catafalque :

Et maintenant qu'on voile, avec des palmes claires,
Ce tragique appareil de crêpes mortuaires,
Et qu'on ait peur de profaner
Le culte et la victoire
D'une aussi pure et puissante mémoire,
Car ce mort-là doit rayonner.

Il fut d'accord avec les renouveaux
Du monde, avec le temps, avec les astres.
Il a conquis la vie à travers un désastre ;
Il a vaincu, broyé, tué l'un des fléaux!

HORDAIN se lève ; — agitation. — La foule le désigne et l'acclame. Des gens se renseignent l'un l'autre.

— C'est lui qui refusa d'abattre Oppidomagne.

— Lui qui nous gagna les ennemis.

— Il est aussi grand qu'Hérénien.

HORDAIN (désignant le cadavre)

Je fus son élève et son ami inconnu. Ses livres ont remplacé ma bible. Ce sont des hommes pareils à lui qui font naître des hommes tels que moi, humbles, dévoués, longtemps obscurs, mais auxquels la fortune permet de réaliser, en une heure foudroyante, ce qui fut le rêve suprême de leur maître. Si les patries sont belles, douces au cœur, vivantes à la mémoire, les nations armées de frontières sont tragiques et funestes ; et le monde entier reste encore hérissé de nations. C'est en face d'elles que notre accord se dresse comme un exemple. (Acclamations). Elles comprendront, un jour, ce qui fut accompli d'immortel, ici, dans cette Oppidomagne illustre, d'où les plus hautes idées humaines se sont, à travers les âges, l'une après l'autre, envolées. Pour la première fois, depuis l'origine de la force, depuis que les cerveaux se sont mis à compter le temps,

deux races, l'une, abdiquant sa victoire, l'autre, son orgueil humilié, se sont fondues en une étreinte. Toute la terre a dû tressaillir, tout le sang, toute la sève a dû refluer vers le cœur des choses. L'accord et l'entente ont raison des haines. (Acclamations). La lutte humaine, en sa forme sanglante, a été niée. Un phare brûle désormais à l'horizon des tempêtes futures. Sa fixité éblouira les yeux, obsédera les cerveaux, hallucinera les désirs. Il faudra bien, qu'à bout d'épreuves et de deuils, on aborde au port, dont il indique l'entrée et dont il dore les mâts et les barques tranquilles!

Enthousiasme de tous: on crie, on s'embrasse. Les anciens ennemis se lèvent et entourent HORDAIN. Ceux d'Oppidomagne étendent les bras vers lui. Il se dégage des étreintes et dépose des palmes aux pieds d'HÉRÉNIEN. Puis se tournant vers la veuve :

Au nom de la vie et de son triomphe, je vous demande, Claire Hérénien, de présenter à ces deux peuples exaltés celui qui nous semble être Jacques Hérénien lui-même : son fils! (Il tend les bras pour présenter l'enfant.)

CLAIRE (l'arrêtant)

Je veux en avoir la force moi-même. (Elle se lève.)

Au cœur même d'Oppidomagne,
A cette heure d'espoir immense,
Au seuil des jours nouveaux, qui recommencent,
Pour deux races, l'humanité;
Séchant mes pleurs, dressant ma volonté,

(Elle désigne la foule)

Je vous confie, à vous, cet enfant de sa chair,
Je le voue au devoir tragique, au devoir fier,
A l'éclatante et divine chimère,
Que chevauchait et que domptait son père.
Je l'offre à l'Avenir qui chante, en ce décor
De fête et de révolte auréolées,
En ce décor de joie et de douleurs mêlées,
Ici même, devant vous tous, aux pieds du corps
Encore sanglant d'Hérénien mort!

CLAIRE tient quelque temps l'enfant levé au milieu des acclamations et des bras qui se tendent, puis elle le passe aux mains de HORDAIN. Alors, à bout de forces, elle s'affaisse, sanglotante, sur le cadavre. Le silence, lentement, se fait.

LE BREUX

Cette heure est trop grande et trop belle, elle nous lie

trop intimement, les uns aux autres, pour que nous songions soit à un pacte, soit à un serment! En pleine liberté, en face de tout ce qui demeure inviolable et sacré, en face de cet homme de génie, dont le corps assassiné et l'âme immortelle nous enfièvrent et nous inspirent, nous nous donnons les uns aux autres, à jamais.

Acclamations.

HORDAIN

Quand hier, les mains et les cœurs ouverts, nous sommes entrés dans la ville, je m'étonnais que celui qui, plus que tous, réalisa notre œuvre, pût assister, vivant, à son triomphe. Une telle conquête exigeait une telle victime. Si vous songez en quelles circonstances étranges, Hérénien, sans escorte, sans amis, sans défense, s'offrit de lui-même, à la dernière balle qui, peut-être, fut tirée, vous croirez, comme moi, que sa mort est liée au mystère des forces énormes et souveraines.

HAINEAU

Il a broyé sous lui le vieux pouvoir dont voici image encore debout.

Il désigne la statue — des huées — on crie : « Abattez-la, abattez-la ! » Des ouvriers saisissent des barres pour l'abattre et montent sur le piédestal.

Il a vaincu sa pourriture : ses consuls lâches, ses lois bâtardes, ses coutumes honteuses, ses armées à gages.

LA FOULE

Abattez-la ! Abattez-la !

HAINEAU

Il a nettoyé ses banques voleuses, son trésor, ses parlements et ses conseils : il a tué tous les antagonismes. Cette image raille ce qu'il a fait.

Il désigne la statue.

LA FOULE

— Oh l'antique canaille !
— La sinistre poupée !
— L'horrible gouge !

DE TOUTES PARTS

Abattez-la ! Abattez-la !

LA FOULE

— Qu'on la traîne aux égouts.
— Qu'on la casse ! Qu'on la broie!
— Abattez-la! Abattez-la!

QUELQU'UN DES CHAMPS

C'est elle qui nous mangea!

QUELQU'UN DES VILLES

C'est elle qui nous flétrit!

QUELQU'UN DES CHAMPS

Elle fut la mort!

QUELQU'UN DES VILLES

Elle fut le crime!

DE TOUTES PARTS

Abattez-la! Abattez-la!

UN OUVRIER (du haut du piédestal à ceux qui l'entourent)

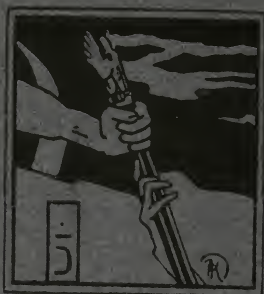
Sauvez-vous : elle va tomber!... elle va tomber!...

Au milieu des cris de haine, l'énorme statue branle et s'abat. Le silence se fait aussitôt. Alors HAINEAU *saisit la tête, restée entière, la soulève et, titubant sous son poids colossal, la projette et la brise, sans rien dire, aux pieds d'*HÉRÉNIEN.

LE VOYANT

Et maintenant, que les Aubes se lèvent !

*Im-
primé à
Bruxelles, par
Alex. Berqueman,
pour Edmond Deman.
libraire. Et fut achevé le
trentième jour du mois
de janvier de l'an
mil huit cent et
nonante
huit.*






6
7
8
9
10
11


8
9
10